Bulletin de Théologie ancienne et médiévale

Tome V

Nos 1-126

Janvier 1946

ABBAYE DU MONT CÉSAR, LOUVAIN

BULLETIN DE THÉOLOGIE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE

REVUE TRIMESTRIELLE

Conditions d'abonnement.

80 francs belges pour le **BULLETIN DE THÉOL. ANC. ET MÉD.**
180 francs belges pour les **RECHERCHES DE THÉOL. ANC. ET MÉD.**
250 francs belges pour les **RECHERCHES** et le **BULLETIN.**

COMPTE CHÈQUES POSTAUX: *Bruxelles 2222.84*.

DÉPOSITAIRES: **Oxford.** PARKER & SON LTD. 27, Broad Street.
Paris (VIII[e]). DESCLÉE DE BROUWER & CIE. 76-bis-78, rue des Saints-Pères (C.C.P. : *Paris 767-22*).

Ont collaboré à ce fascicule : D. H. BASCOUR (H. B.), D. B. BOTTE (B. B.), D. B. CAPELLE (B. C.), D. M. CAPPUYNS (M. C.), D. J. LECLEF (J. L.), D. O. LOTTIN (O. L.), D. H. POUILLON (H. P.), D. F. VANDENBROUCKE (F. V.).

TABLES

EDITIONS

Apringius 44
Braulio 50
Epistola de vita et passione D. N. Ihesu Christi 124
Exhortation à l'amour divin 84
Gérard d'Abbeville 101
Henri Aristippe 78
Homélies carolingiennes 62
Jean de Leeuwen 117
Jean Quidort 102
Platon 78
Prose mystique néerlandaise 89
Textes mystiques 77

TRAVAUX BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

Aelfric 67, 68
Alfred le Grand 63-65
Anselme de Cantorbéry 70, 71
Braulio 49-51
Correctoires 104
Dante 109
Disticha Catonis 122
Eckhart 110
Fausses Décrétales 58
Grégoire le Grand 63-65
Ildephonse 52
Innocent V 95-98
Isidore de Séville 45-47
Jean Cassien 37, 38
Jean Duns Scot 105
Jean de Hoveden 111
Jean de Leeuwen 118
Jean de Ripa 70
Jean de Ruysbroeck 114-116
Jean de Salisbury 79, 80
Loup de Ferrières 57
Oracula Sibyllina 21
Otfrid 59
Philippe le Chancelier 87
Pierre Lombard 74
Pierre de Tarentaise 95-98
Platon 103
Pseudo-Denys 55
Richard Rolle 112
Robert Grosseteste 86, 87
Summa Sententiarum 74
Thomas d'Aquin 90

ÉTUDES DOCTRINALES

Généralités.

H. VAN BAKEL. *Circa sacra. Historische studiën* 14
J. D. RIDDELL. *The Heretics of the Church and Recurring Heresies* 15
G. STUHLFAUTH. *Die Sinnzeichen der altchristlichen Kunst* 16
K. SCHLÜTZ. *Der Geist der Märtyrerkirche* 17
F. SAWICKI. *Lebensanschauungen alter und neuer Denker.* II : *Die christliche Antike u. das Mittelalter* 29
J. BERNHARDT. *Die Kirche in der Auflösung der antiken Kultur* 30
Ch. GUIGNEBERT. *La culture antique et S. Augustin* 31
Ch. GUIGNEBERT. *S. Augustin et la fin du monde antique* 32
J. WYTZES. *Bemerkungen zu dem neuplatonischen Einfluss in Augustins « de Genesi ad litteram »* 33
G. THÉRY. *Denys au moyen âge* 56
M.-M. DUBOIS. *Aelfric, sermonnaire, docteur et grammairien* 67
R. FOREVILLE. *CR de M.-M. Dubois, Aelfric* 68
A. LANDGRAF. *Zur Geschichte der Einführung des Aristoteles in den mittelalterlichen Lehrbetrieb* 72

BULLETIN DE THÉOLOHIE

ANCIENNE ET MÉDIÉVALE

TOME V

Bulletin de Théologie ancienne et médiévale

Tome V

ABBAYE DU MONT CÉSAR, LOUVAIN

Janvier 1946

1. L.-M. Dewailly O. P. *Canon du Nouveau Testament et histoire des dogmes.* — Vivre et penser, Recherches d'exégèse et d'histoire, 1re série (Paris, J. Gabalda, 1941 ; in 8, 299 p.) 78-93. 1er s.

Considérations générales sur l'histoire du canon. Les définitions conciliaires n'ont rien proposé de nouveau à l'adhésion des croyants. Elles n'ont fait que réaffirmer la foi primitive en l'inspiration des apôtres. A leur prédication elles ont joint les livres qu'ils ont écrits ou autorisés. Dans l'ordre ontologique, l'inspiration précède la canonicité active et passive ; mais dans l'ordre historique, c'est la canonicité active, — le caractère régulateur des livres, — qui est d'abord perçue dans l'apostolicité, puis justifiée et enfin déclarée. B. B.

2. L. Pinomaa. *Der Zorn Gottes. Eine dogmengeschichtliche Uebersicht.* — Zeitschr. systemat. Theologie 17 (1940) 587-614.

Très intéressante enquête sur le sens de « colère de Dieu ». Après avoir résumé les points de vue de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'auteur rappelle comment le gnosticisme marcionite, en opposant le Dieu bon au Dieu créateur, a provoqué chez Irénée et chez Tertullien une mise au point : pas de passion chez Dieu, mais la justice. Les Alexandrins accentuaient le sens symbolique, atténuant au maximum l'idée. Comme toujours Augustin imprime ici sa marque. Elle est double. Insistant sur le péché originel, il est porté à un réalisme assez poussé de l'*ira Dei*. Mais son sens aigu de l'impassibilité divine lui inspire une interprétation psychologique, voisine de l'idée de remords, ou une sublimation qu'il a exprimée dans cette phrase admirable : *Ira eius non est nisi aversio vultus eius*. Après Augustin la théologie occidentale s'inquiétera de ce que signifie dans l'homme la colère de Dieu, plus que de ce qu'elle est en lui. Saint Grégoire a de beaux accents sur l'incompréhensibilité de ce mystère, corrrélatif de celui de la grâce.

Un bref aperçu sur l'attitude de saint Bernard et celle des scolastiques complète cette étude correcte et suggestive. B. C.

3. M. Ferrero O. P. *Los dones del Espíritu Santo.* — Revista española Teologia 3 (1943) 417-433.

Pages de médiocre valeur sur la théorie des dons du Saint-Esprit chez les Pères et saint Thomas. On s'en tient uniquement, comme source, à l'article de A. Gardeil, *Dons du Saint-Esprit*, dans *Dict. Théol. cath.* 4 (1911) 1728-1781. O. L.

4. O. Perler. *Le problème de l'Église. A propos d'un livre récent.* — Nova et vetera (Fribourg) 10 (1935) 38-50.

Très sévère critique du livre de J. Böni, *Le problème de l'Église* (voir *Bull.* IV, n° 60).

M. P. parcourt l'ouvrage et à chaque instant y relève des erreurs, des inexactitudes et, ce qui est pis, l'arbitraire. Il dépend en ordre principal de G. Rauschen,

souvent mal compris. Rien ne révèle une étude sérieuse des sources. M. P. termine en avouant que sa critique a péché par trop de bonté et par trop de patience. B. C.

5. H. Ch. Puech. *CR de H. A. Moreton, Rome et l'Église primitive* (voir *Bull.* IV, n° 68). — Revue Histoire Religions 119 (1939) 110-112.

Signale que l'information de M. M. sur l'état actuel des problèmes n'est pas au point. Discute le sens donné au texte célèbre d'Irénée : *convenire oportet...* B. C.

6. H.-G. Opitz. *CR de K. Heussi, Neues zur Petrusfrage* (voir *Bull.* IV, n° 71). — Theolog. Literaturzeit. 65 (1940) 24-26.

Le recenseur n'entend pas prendre position sur le fond du problème, mais, se contentant d'apprécier les arguments apportés par le nouvel opuscule de M. Heussi, il est obligé de conclure, pour chacun d'eux, à une carence. Ce sont des preuves *ex silentio*. Or, dit-il, pour aucun des cinq cas donnés, on ne démontre que celui qui se tait sur la venue de saint Pierre aurait dû parler. M. Heussi n'a donc rien apporté de « neues ». B. C.

7. G. Glez. *Pouvoir du pape dans l'ordre temporel.* — Dictionn. Théol. cathol. 12 (1934) 2670-2772.

L'article est divisé en deux parties : la première traite du pouvoir du pape comme chef des États pontificaux, la seconde de son pouvoir sur les affaires temporelles en tant que chef de l'Église. La première partie est surtout historique ; la seconde retrace l'histoire des controverses théologiques en s'inspirant surtout de J. Rivière et de H. X. Arquillière. La bibliographie est principalement de langue française et elle est plus que sobre. B. B.

8. Al. Janssens. *Maria's Heiligheid in de Schriftuur en in de oudste overlevering.* — Maria's Heiligheid, II : Genadevolheid (Verslagboek der achtste Mariale dagen gehouden in de Norbertijner Abdij van O. L. Vrouw te Tongerloo van 29 tot 31 Augustus 1938. — Tongerloo, Norbertijner Abdij, 1938 ; in 8, 143 p.) 37-62.

Ceci n'est qu'un discours où sont reprises en bref les données traditionnelles dont l'auteur a traité dans son livre *Theotokos* (2e éd., 1938 ; cf. *Rech. Théol. anc. méd.* 12, 1940, 205-206). Avec sagesse, le P. J. distingue soigneusement les diverses réalités que réunit le mot trop vague de « sainteté ». L'appréciation des témoignages patristiques est généralement nuancée et animée d'un réel sens historique. B. C.

9. H. Zwicker. *Gottesreich und Weltreich.* Des Christen Stellung zum Staatsleben im Wandel der Geschichte. — St. Gallen, Buchhandlung der Evangelischen Gesellschaft, 1942 ; in 8, 175 p. Mk. 3.60.

Brève esquisse des solutions données au cours de l'histoire au problème des relations entre le royaume de Dieu et les royaumes terrestres, c'est-à-dire entre l'Église et l'État. A la séparation des pouvoirs marquée par le Nouveau Testament, succède l'opposition entre l'Église et l'Empire romain ; puis, après le rapprochement opéré par Constantin, s'élabore une synthèse déjà esquissée

par Augustin et qui arrive à son apogée dans la doctrine de saint Thomas. Malheureusement cet idéal est compromis par la politique des papes. Après vient la Réforme, mais ceci sort de notre cadre. Exposé clair, peut-être un peu simplifié et qui repose parfois sur une documentation de seconde main. C'est visible, par exemple, à propos de la citation d'Hippolyte (p. 40). M. Z. se réfère aux *Canons* d'Hippolyte, — au lieu d'avoir recours à la *Tradition apostolique*, — et il le fait d'après A. HARNACK, *Militia Christi*. B. B.

10. L. BIEHL. *Das liturgische Gebet für Kaiser und Reich.* Ein Beitrag zur Geschichte des Verhältnisses von Kirche und Staat (Görres-Gesellschaft, Veröffentlichungen der Sektion für Rechts- und Staatswissenschaft, 75). — Paderborn, Schöningh, 1937 ; in 8, 173 p. Mk. 9.80.

Après une introduction heureusement rapide qui nous mène jusqu'en Égypte et à Babylone, l'auteur aborde son sujet. Le chapitre I groupe en quelques pages les principaux témoignages antérieurs à Constantin. Le chapitre II étudie plus en détail les prières liturgiques pour l'empereur ou le roi, dans les liturgies orientales et occidentales. La première section, consacrée aux liturgies orientales, est assez superficielle. L'intérêt du livre réside principalement dans la seconde section, qui traite des liturgies occidentales. La documentation est bonne. Je relève seulement deux lacunes importantes : J. B. FERRERES, *Historia del Misal Romano* (Barcelone, 1929) et V. LEROQUAIS, *Les sacramentaires et les missels manuscrits des Bibliothèques publiques de France* (Paris, 1924) auraient pu fournir des renseignements sur la mention de l'empereur ou du roi au *Te igitur*. M. B. s'étonne que les opuscules sur la messe, à l'époque de Charlemagne, ne signalent pas cette mention (p. 48). La raison en est bien simple : cette mention n'existait pas. Par contre elle existait dans la liturgie milanaise, ce que M. B. ignore, et cela dès le IXe siècle ; cf. A. CERIANI, *Missale Ambrosianum duplex* (Milan, 1913) p. 415. Après la liturgie de la messe, une section est consacrée à l'office, une autre aux acclamations et aux litanies. Le chapitre III traite de la prière pour l'empereur ou le roi dans certaines circonstances : couronnement, anniversaire, temps de guerre, réception. En appendice un certain nombre de pièces liturgiques, telles que la *missa pro regibus*, les *laudes*, etc. On appréciera surtout les données que M. B. fournit d'après les manuscrits liturgiques de la bibliothèque de Munich. B. B.

11. J. DE GHELLINCK S. J. *Les recherches sur les origines du Symbole des Apôtres jusqu'en 1914-18* — Ephemerides theologicae Lovanienses 17 (1940) 161-217. IIe s.

12. J. DE GHELLINCK S. J. *Les recherches sur l'origine du Symbole depuis XXV années.* — Revue Histoire ecclés. 38 (1942) 97-142, 361-410.

13. J. DE GHELLINCK S. J. *Les origines du Symbole des Apôtres. Après cinq siècles de recherches historiques.* — Nouv. Revue théol. 67 (1945) 786-809.

Il a fallu un rare courage à l'auteur de ces trois longues et denses études pour les mener à leur terme. Sans doute l'exceptionnelle compétence du P. de Gh. et son expérience de minutieux chercheur le disposaient à pareille tâche. Mais les infinies ramifications littéraires d'une histoire qui dure depuis le XVe siècle auraient rebuté un bibliographe moins tenace et moins déterminé.

Dans cette histoire le premier choc s'est produit au cours des controverses

entre Latins et Grecs au concile de Florence : les Grecs ignoraient tout d'un « symbole des apôtres ». Un esprit clairvoyant eût soupçonné qu'il y avait là un problème, mais on n'était pas alors en mesure de fouiller le passé pour le résoudre en scrutant les fondements de nos traditions. Il fallut la curiosité critique du XVIe siècle pour que les premiers jalons directifs fussent posés par J. Vos et J. Ussher, non sans scandale des oreilles pies ! On apprit alors que le texte vénéré — *textus receptus* — avait des antécédents, et qu'il existait un symbole romain antérieur moins chargé. Le P. de Gh. raconte en détail cette époque nerveuse des recherches, après laquelle tout redevient hésitant jusqu'à ce que les *Quellen* de C. P. Caspari, puis l'*Apostolische Symbol* de F. Kattenbusch vinssent assez brusquement enrichir si substantiellement la documentation que la lente histoire d'un symbole se formant puis se diversifiant put enfin s'écrire. Non sans bien des erreurs ! Ces sentiers aberrants, le P. de Gh. les décèle et les trace avec patience.

Presque aussi capitale que la distinction entre les deux états de notre symbole romain – le *recentior* et l'*antiquior* – fut la mise en lumière d'une rédaction préalable — *antiquissima* — beaucoup plus brève, le développement christologique du second article n'existant pas encore. C'est un mémoire concis de K. Holl qui a déclenché cette dernière phase des recherches, la plus passionnante. Une très abondante littérature en est éclose, que le P. de Gh. analyse avec la plus pénétrante acuité, dont témoigne son bel article de conclusions. Il semble qu'on ne doive plus espérer de sensationnelles découvertes. On a atteint un stade du symbole qui remonte au début du IIe siècle, peut-être même avant cette date, et moins de cent ans après, — pour ma part je crois qu'il faut aller jusque vers 150, — l'essentiel de notre symbole actuel était déjà formé.

Le prochain progrès sera de purifier la découverte de Holl de la tache qui la défigure encore. Selon lui, le développement christologique serait l'expansion des deux titres de *Filium* et de *Dominum nostrum* de la forme brève, ce qui veut dire que, selon le symbole, le Christ serait Fils de Dieu parce que conçu du Saint-Esprit. Malgré de sérieuses réfutations, cette exégèse a été maintenue par H. Lietzmann. Elle a trouvé place dans son *Histoire ancienne du christianisme*. Le P. de Gh. ne mettra-t-il pas le sceau à ses beaux travaux sur le symbole en détruisant cette erreur historique ? B. C.

14. H. van Bakel. *Circa sacra. Historische studiën.* — Haarlem, Tjeenk Willink, 1935 ; in 8, 354 p. et 4 pl. Fl. 3.90.

Ce recueil groupe une série d'études publiées principalement dans la *Nieuw theologisch Tijdschrift*. L'une d'elles — *Tyconius* (p. 114-135) — a été recensée dans ce *Bulletin* (t. I, n° 881). Parmi les autres, signalons celles consacrées au docétisme (p. 1-33), à Ulfila (p. 86-113), à Jovinien (p. 136-156) et à la catéchèse médiévale (p. 268-280). M. C.

15. J. G. Riddell. *The Heretics of the Church and Recurring Heresies. Monarchianism and Sabellius.* — Expository Times 45 (1933-34) 544-550.

La résurrection de vues fantaisistes assez semblables aux hérésies antiques des monarchiens et des sabelliens inspire à l'auteur un intéressant et personnel exposé des controverses qui agitèrent l'Église aux IIe et IIIe siècles. Très concret et proche des sources, sans prétention à renouveler le sujet. B. C.

16. G. STUHLFAUTH. *Die Sinnzeichen der altchristlichen Kunst.* — Theolog. Blätter 18 (1939) 209-224.

Examine en fonction des témoignages traditionnels plusieurs signes employés et perpétués par les artistes chrétiens : l'alpha et oméga, le chrisme, le triangle, le pentagramme et l'hexagramme, la croix gammée, le soleil où s'inscrit la croix. La documentation est fort sérieuse quoique nécessairement réduite.

B. C.

17. K. SCHLÜTZ. *Der Geist der Märtyrerkirche.* — Die Kirche und die Welt. Beiträge zur christlichen Besinnung in der Gegenwart, herausgegeben von E. KLEINEIDAM und O. KUSS (Salzburg, A. Pustet, 1937 ; in 8, 275 p.) 70-90.

Expose, sans aucun apparat documentaire, ce que le martyre signifiait, en tant que témoignage, pour l'Église. Tous les aspects sont examinés et clairement présentés. Le bienfait majeur fut de montrer que le christianisme n'est pas une philosophie, mais une révélation de Dieu, que l'on confesse au prix de son sang.

B. C.

18. F. SEGARRA S. J. *Praecipuae D. N. Jesu Christi sententiae eschatologicae commentariis quibusdam expositae.* — Madrid, Domus editrix « Fax », 1942 ; in 12, 466 p. Pes. 14.

Il s'agit de *Mt* XVI, 28 ; X, 23 ; XXVI, 64 et du chapitre XXIV. Chacun de ces textes est étudié du point de vue de l'histoire de l'interprétation, puis expliqué en lui-même. Seule l'histoire de l'exégèse nous intéresse ici. Les interprétations sont placées dans un cadre purement chronologique : IIe et IIIe siècles, IVe et Ve, VIe, VIIe et VIIIe, puis le moyen âge et l'époque moderne et contemporaine. On pourrait souhaiter un classement moins empirique. Pour la période patristique, jusqu'au VIIIe siècle, l'enquête vise à être complète, tandis que pour la période suivante on se contente de quelques exemples.

B. B.

19. J. KOLLWITZ. *CR de F. Rütten, Die Victorverehrung im christlichen Altertum* (voir *Bull.* III, no 815). — Gnomon 16 (1940) 284-287.

Parcourant l'un après l'autre tous les chapitres du livre de F. RÜTTEN, le recenseur conteste presque toutes ses conclusions. Rien de sérieux, dit-il, n'est apporté qui démontrerait la transformation de *victor*, appellation d'honneur, en *Victor*, nom propre.

B. C.

20. O. PERLER. *Le développement de la doctrine et de la piété mariales d'après les peintures des catacombes.* — Nova et vetera (Fribourg) 9 (1934) 142-149.

Les quatre principales images de la Vierge accusent par leurs sujets mêmes un développement du culte : à la *Cappella greca*, le mystère de l'incarnation sans plus ; à Priscille, la prédiction par Isaïe ; à la Catacombe majeure, le type désormais classique de la Theotokos ; à Commodille, la reine majestueuse

B. C.

21. A. KURFESS. *Oracula Sibyllina 1-II.* — Zeitschr. neutestamentl. Wissensch. 40 (1941) 151-165.

Les livres I et II des *Oracles Sibyllins* forment un tout. C'est le remaniement par un chrétien d'un écrit juif. Malgré certaines lacunes, M. K. montre que ces livres ont plus de cohésion qu'on ne le dit généralement. Ils supposent la composition du IVe évangile et de l'Apocalypse ; Jérusalem et le Temple sont détruits, les Juifs sont dispersés, mais le paganisme n'est pas encore vaincu. Il faut placer le remaniement chrétien vers 150. B. B.

IIIe s. **22.** A. CHAVASSE. *L'onction des infirmes dans l'Église latine, du IIIe siècle à la Réforme carolingienne. Les textes.* — Revue Sciences relig. 20 (1940) 64-122, 290-364.

Le premier article ne donne qu'une étude du texte des formules de bénédiction de l'huile des infirmes dans l'Église latine : *Tradition apostolique* d'Hippolyte, sacramentaires grégorien et gélasien, rituel milanais, *Liber ordinum* mozarabe, Missel de Bobbio, Bénédictional de Cantorbéry. Le commentaire qui accompagne le texte suggère cependant déjà des conclusions intéressantes sur l'emploi de cette huile. Ainsi la formule romaine suppose un triple usage : *ungere, gustare, tangere*, et il semble bien que les fidèles eux-mêmes pouvaient faire usage de cette huile. Excellente étude, très bien documentée et conduite avec un sens critique parfait. Un petit détail à propos du texte d'Hippolyte : M. Ch. traduit *non ad sermonem dicat, sed simili virtute gratias referat* par : « Au cas où il n'userait pas de la même formule, qu'il rende grâce selon ses propres capacités » (p. 70). Je crois que c'est une erreur. M. Ch. a bien vu que *virtus* traduisait *δύναμις*, mais il ne s'est pas rendu compte que ce terme, appliqué à la parole humaine, peut désigner le sens de cette parole ; cf. Platon, *Crat.* 394 c. Ici, par opposition à *ad sermonem*, il ne peut s'agir que du sens de la prière : « non dans les mêmes termes, mais avec le même sens ».

L'examen des documents liturgiques est complété par celui d'une double série de textes, provenant des écrivains ecclésiastiques et des récits hagiographiques. Parmi les premiers, la lettre d'Innocent Ier à Decentius est capitale, parce qu'elle est seule à avoir la valeur d'une décision disciplinaire et aussi parce qu'elle a passé dans toutes les collections canoniques occidentales. M. Ch. étudie ensuite quelques sermons de saint Césaire, un texte de Cassiodore, un sermon de saint Éloi, le commentaire de Bède le Vénérable sur Marc 6, 12-13, complété par les données de ses œuvres historiques. Enfin une série de textes hagiographiques illustre la manière dont on usait de l'onction avec l'huile bénite.

M. Ch. excelle à lire les textes et à les faire parler sans s'embarrasser des commentaires qui les ont obscurcis. L'auteur n'a pas jugé bon de tirer de conclusion générale de son étude. Le lecteur peut le faire sans difficulté, car la triple série de témoignages — liturgiques, littéraires et historiques — l'impose : 1) l'onction reste essentiellement un rite de guérison ; 2) les fidèles eux-mêmes peuvent pratiquer cette onction avec le *sacramentum*, c'est-à-dire l'huile bénite par l'évêque. Telle est du moins la discipline de l'Église latine jusqu'au IXe siècle. B. B.

23. L. THOT. *La ciencia jurídico-penal canónica.* — Religión y Cultura 17 (1932) 234-252, 392-404 ; 18 (1932) 93-110, 382-398.

Le droit romain, païen et rigoriste, a été transformé en un droit chrétien plus humain par un double courant : l'un théologique, qui introduit dans le droit une nouvelle philosophie, à partir du IIIe siècle ; l'autre proprement juridique, qui commence au VIe siècle par la codification des décisions conciliaires, se continue par l'œuvre des glossateurs et des commentateurs pour aboutir à la systé-

matisation du XVIIIe siècle. Aperçu rapide des principes de droit pénal des différents groupes. Assez superficiel et imprécis. B. B.

24. W. KÖHLER. *Der erste Papst.* — Forschungen u. Fortschritte 15 (1939) 114-115.

Le « premier pape » est Calliste. C'est le premier qui ait revendiqué pour lui la succession de Pierre. M. K. interprète dans ce sens l'*ad omnem ecclesiam Petri-propinquam* de Tertullien. Mais toute la démonstration se meut dans la sphère de l'histoire des religions. La *potestas* que s'attribue l'évêque de Rome n'est autre que la participation au courant mystique venu de la divinité et reposant sur l'élu de son choix. Vue qui se combine avec les conceptions régissant le culte des héros. Leur influence étant communautaire, on s'explique *propinqua.* Mais si Pierre était héros, il n'était pas pour autant dieu. Sa force magique ne découle donc que sur son clan — lisez : l'Église de Rome. C'est pourquoi la prétention de Calliste n'était, conclut sérieusement l'auteur, qu'une étape vers la juridiction universelle. B. C.

25. J. STRAUB. *Vom Herrscherideal in der Spätantike* (Forschungen zur Kirchen- u. Geistesgeschichte, 18). — Stuttgart, W. Kohlhammer, 1939 ; in 8, XII-264 p. Mk. 15. IVe s.

Il est impossible de donner une idée complète de l'idéal qu'on se faisait de l'empereur au IVe siècle, parce que cet idéal était très varié et composé d'éléments disparates. Les empereurs avaient beau se présenter comme les successeurs d'Auguste, l'idée qu'on se faisait de l'empereur avait évolué. Au surplus, païens et chrétiens, Romains et provinciaux ne pouvaient avoir le même idéal. Aussi M. S. se contente-t-il dans les quatre chapitres de son ouvrage de traiter quelques aspects de la question : l'empereur et l'armée, la vocation divine de l'empereur, l'empereur et les traditions de la culture gréco-romaine et enfin le retour de Constance II à Rome. Ce qui nous intéresse ici, c'est uniquement l'attitude des chrétiens vis-à-vis de l'empereur. Lactance voit dans Constantin l'instrument que Dieu a choisi pour conduire son Église à la victoire. Il n'est pas question d'un empereur chrétien. Lactance s'intéresse à l'Église et non au sort de l'empire. C'est Eusèbe de Césarée qui va dessiner l'idéal de l'empereur chrétien. Cependant l'opposition va bientôt se manifester contre les successeurs de Constantin. Le plus vigoureux opposant est Lucifer de Cagliari. Ambroise maintient aussi les prérogatives de l'Église : *Imperator intra ecclesiam, non supra ecclesiam* (*Epist.* 21, 4 ; PL 16, 1061). L'humilité de Gratien devant les remontrances d'Ambroise va ajouter une note nouvelle à l'idéal de l'empereur chrétien. Augustin se montre plus réservé qu'Ambroise à l'égard de l'empire et il semble plutôt se rattacher aux idées qui ont précédé la conversion de Constantin : qu'importe d'être sous le gouvernement de tel ou de tel, pourvu qu'on ne soit pas obligé de faire le mal ? B. B.

26. A.-J. FESTUGIÈRE O. P. *La doctrine des « Uiri novi » sur l'origine et le sort des âmes, d'après Arnobe, II, 11-66.* — Mémorial Lagrange. Cinquantenaire de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem (Paris, J. Gabalda, 1940 ; in 4, V-384 p.) 97-132.

Exposé très fouillé et critique. Les *viri novi* que combat Arnobe soutenaient que l'âme humaine, immortelle et fille de Dieu, ne peut ici-bas se souiller d'aucun péché. Le P. F. recherche dans la littérature philosophique quels sont les fau-

teurs de ces propositions. Un tableau très richement documenté suffit à prouver « que la doctrine des *novi viri* prend place le plus naturellement dans le cadre des systèmes de philosophie et de gnose qui fleurissent au IIIe siècle ; que cette doctrine a une parenté si nombreuse qu'il semble difficile de l'attribuer à une seule secte et de la faire dériver d'un seul ouvrage. » B. C.

Ve s. **27.** L. Wenger. *Canon in den römischen Rechtsquellen und in den Papyri.* Eine Wortstudie (Akademie der Wissenschaften in Wien, Philos.-hist. Klasse, Sitzungsberichte, Bd. 220, Abh. 2). — Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1942 ; in 8, 194 p. Mk. 12.

Canon a des sens variés en droit romain : c'est le nom d'un impôt et c'est aussi l'équivalent de *regula* ou de *norma*. Ces sens ne nous intéressent pas ici. Dans le sens ecclésiastique, *canon* fait son apparition dans le droit au cours du Ve siècle, mais il devient beaucoup plus fréquent chez Justinien, sutout dans ses Novelles. M. W. examine le mot et ses attributs dans les décrets et la position que prend l'empereur vis-à-vis de ces *canones ecclesiastici*, qu'il les approuve, les modifie ou les complète. Ce n'est pas une simple étude linguistique comme le sous-titre pourrait le faire croire. A propos d'un passage de la Constitution de Marcien qui interdit de faire prêter serment aux clercs, M. W. donne une référence au IVe concile de Carthage (p. 86, n. 1). Malheureusement ce fameux concile n'en est pas un : il s'agit en fait des *Statuta Ecclesiae antiqua* qui n'étaient probablement pas encore composés au temps de Marcien. Voir B. Botte, *Le rituel des Statuta Ecclesiae antiqua*, dans *Rech. Théol. anc. méd.* 11 (1939) 223-228. B. B.

28. M. Stenzel. *Der Bibelkanon des Rufin von Aquileja.* — Biblica 23 (1942) 43-61.

L'opinion de Rufin est connue depuis longtemps et sa distinction entre les livres *canonici* et *ecclesiastici* est célèbre. M. St. reprend le texte du *Commentarius in symbolum* et il établit des comparaisons avec Origène, Jérôme, Cyrille de Jérusalem. Je ne vois pas ce que cet article ajoute à ce que nous savions déjà. B. B.

29. F. Sawicki. *Lebensanschauungen alter und neuer Denker.* Bd. II : *Die christliche Antike und das Mittelalter.* Vierte, durchgesehene Auflage. — Paderborn, F. Schöningh, 1938 ; in 8, VIII-178 p. Mk. 3.30.

On connaît les quatre séries de *Lebensanschauungen* consacrées par M. S. à l'antiquité païenne, à l'antiquité chrétienne et au moyen âge, à l'époque moderne et à l'époque contemporaine. La nouvelle édition de la deuxième série n'apporte pas de changements notables. Rappelons seulement qu'elle contient trois synthèses largement conçues mais suggestives sur la pensée de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin et de Maître Eckhart. M. C.

30. J. Bernhardt. *Die Kirche in der Auflösung der antiken Kultur.* — Die Kirche und die Welt (voir *Bull.* V, no 17) 91-134.

Chapitre très consciencieusement pensé. Après quelques remarques préliminaires, un exposé rapide de ce qu'était devenue au Ve siècle la culture antique, puis analyse de l'attitude chrétienne. Celle-ci est décrite surtout en fonction de S. Augustin. C'est une faiblesse : la réaction chrétienne ne fut pas toujours ni par-

tout la même. Peut-être pourrait-on reprocher à M. B. la couleur trop philosophique, trop abstraite de son tableau. Mais sans doute répliquerait-il que plus de textes cités et plus de documents eût trop allongé le chapitre et modifié son caractère d'information générale.

Dans l'ensemble fort sérieux travail. B. C.

31. CH. GUIGNEBERT. *La culture antique et saint Augustin. A propos d'un livre récent.* — Revue Histoire Religions 122 (1940) 25-41.

32. CH. GUIGNEBERT. *Saint Augustin et la fin du monde antique. A propos d'un ouvrage récent.* — Revue historique 188-189 (1940) 403-413.

M. G. professe qu'Augustin « n'a rien su faire de mieux, au regard de sa culture, qu'adapter vaille que vaille à son orientation religieuse — fond et forme — son éloquence et sa rhétorique » (p. 411). Jugement pessimiste qu'il croit bien à tort pouvoir déduire du livre de M. H. I. Marrou (voir *Bull.* III, no 726). Il faut, pour le faire, ou n'avoir pas lu Augustin, ou être incapable des émotions intellectuelles et religieuses de ce génie profond entre tous. M. Marrou a étudié sa culture, non ses qualités de penseur. Celles-ci sont indépendantes de l'érudition et même, en un certain sens, de la philosophie, si l'on entend par là un système organisé. La valeur humaine d'un esprit vient de sa profondeur d'intuition soutenue et valorisée par une intelligence puissamment coordonnatrice. Ce don divin, Augustin en fut gratifié. C'est pourquoi toujours l'humanité ira à lui pour entendre des paroles d'éternité et recevoir ce choc mystérieux qui émeut l'âme jusqu'en ses entrailles. B. C.

33. J. WYTZES. *Bemerkungen zu dem neuplatonischen Einfluss in Augustins « de Genesi ad litteram ».* — Zeitschr. neutestamentl. Wissensch. 39 (1940) 137-151.

Analyse détaillée des rencontres d'Augustin avec la pensée néoplatonicienne, tout le long de l'ouvrage. M. W. montre que Plotin n'est pas le seul en cause et que l'influence est sérieuse, quoique, dans un ouvrage si tardif, Augustin ait beaucoup amendé la pensée des philosophes. B. C.

34. A. MASNOVO. *Ontologismo agostiniano ?* — Rivista Filosofia neoscolast. 32 (1940) 473.

Simple résumé d'une communication présentée au XIVe congrès national de philosophie, tenu à Florence en octobre 1940. Deux conclusions : saint Augustin a opéré sa conversion intellectuelle en s'appuyant sur le caractère de nécessité propre à certains jugements ; il en a gardé le germe d'une sorte d'ontologisme, contre lequel toujours il s'est défendu non sans en ressentir — en matière philosophique — à la fois le stimulant et le tourment. B. C.

35. A.-M. DUBARLE O. P. *La science humaine du Christ selon saint Augustin.* — Revue Sciences philos. théol. 29 (1940) 244-263.

C'est avec le souci de la critique la plus exigeante que le P. D. aborde trois problèmes relatifs à la science humaine du Christ : la vision béatifique, la science universelle, le progrès en sagesse.

Sur le premier point, le seul texte d'Augustin qui puisse donner quelque lumière sur sa pensée (*De diversis quaestionibus*, q. 75) est discuté. Le P. D. estime que son sens général est clair : Augustin ne se décide pas, mais penche

pour la négative : en ce monde le Christ n'avait probablement pas encore la vision béatifique.

Avait-il la science universelle ? Ici les textes affirmatifs abondent, mais le P. D. n'en a pas rencontré un seul qui se doive interpréter avec certitude de la nature humaine du Sauveur. Augustin admettait certainement aussi le progrès en sagesse, mais il a exclu l'ignorance au sens privatif du mot.

Je crois les conclusions réticentes du P. D. pleinement justifiées. B. C.

36. H.-M. Féret O. P. « *Sacramentum-Res* » *dans la langue théologique de saint Augustin.* — Revue Sciences philos. théol. 29 (1940) 218-243.

L'article du P. F. est d'une clarté parfaite. Ayant mis en évidence que *sacramentum* avait déjà avant Augustin conquis le sens de *mysterium* ou chose sacrée et mystérieuse, mais restait encore étranger à la notion de signe, l'auteur montre que c'est la tendance allégorisante de l'évêque d'Hippone qui est responsable de l'évolution qu'il a lui-même fait subir au terme. Parce que les mystères et rites de l'Ancien Testament préfiguraient les réalités du Nouveau, ces *sacramenta* avaient aussi valeur de *signa.* Une théorie sur les signes achèvera d'en fixer la portée.

Quant à la *res*, elle est la chose signifiée par le *sacramentum.* L'idée qu'elle en serait l'effet reste encore étrangère à Augustin. Mais c'est lui qui, en créant l'identité *sacramentum-signum*, a préparé les formules devenues après lui classiques. B. C.

37. E. Schwartz. *Lebensdaten Cassians.* — Zeitschr. neutestamentl. Wissensch. 38 (1939) 1-11.

Armé de sa vaste érudition, l'auteur, après avoir parlé de la patrie de Cassien, analyse en détail, étape par étape, son long itinéraire à travers l'Orient, relevant tous les indices significatifs des démarches du pèlerin. L'article s'achève sur les indications relatives au séjour en Provence, où Cassien finalement s'établit. B. C.

38. J. Rius i Serra. *Un full visigótic del segle IX.* — Analecta sacra Tarracon. 12 (1936) 441-450.

Examen d'un folio visigothique appartenant au Musée diocésain de Barcelone. Il contient les ch. IV-VI de la *Collatio X* de Cassien et doit être daté du milieu du IXe siècle. M. R. en donne le facsimilé et la transcription. Il signale aussi quelques manuscrits des *Collationes* et des *Institutiones* qui prouvent l'influence de Cassien en Espagne au moyen âge. M. C.

39. Fr. Dörr. *CR de A. Kemmer, Charisma maximum* (voir *Bull.* III, no 1030). — Theologische Revue 38 (1939) 320-322.

A son tour M. D. articule, contre la thèse d'une influence des écrits messaliens sur Cassien, les plus sérieuses objections. Les remarques pertinentes sur l'inefficacité des arguments apportés par le P. Kemmer justifiaient un jugement moins hésitant que la prudente réserve qu'observe le recenseur. La thèse ne présente aucune sérieuse probabilité. B. C.

40. F.-M. Abel O. P. *Parallélisme exégétique entre saint Jérôme et saint Cyrille d'Alexandrie.* — Vivre et penser, Recherches d'exégèse et

d'histoire, 1re série (Paris, J. Gab lda, 1941 ; in 8, 299 p.) 94-119, 212-230.

Les commentaires et la méthode de saint Jérôme ont exercé une influence sur saint Cyrille d'Alexandrie. Cette influence est certaine pour nombre de traditions orales juives que Cyrille a connues par Jérôme ; elle n'est pas exclue pour celles que Jérôme doit à Origène. Quant à la méthode, on peut constater par son commentaire des premiers chapitres d'Osée que Cyrille est plus fermement attaché encore que Jérôme au sens historique. B. B.

41. Th. Michels O. S. B. *Mysterium fidei im Einsetzungsbericht der römischen Liturgie.* — Catholica 6 (1937) 81-88.

Défend l'interprétation « mystérique » de la formule, en s'appuyant sur le Pseudo-Primase et sur saint Léon. L'histoire de la lutte de ce dernier contre les Manichéens suggère même à dom M. que Léon lui-même pourrait être l'auteur de l'insertion pour mieux combattre les réticences hérétiques. M. C.

42. Th. Michels. « *Sacerdos* » *bei Gelasius I. in seinem Brief an Elpidius von Volterra.* — Römische Quartalschr. 47 (1939) 179-181.

Le passage est celui où Gélase parle de la descente du Saint-Esprit *ad divini mysterii consecrationem.* Il ne viendra pas, dit-il, *si sacerdos et qui eum adesse deprecatur criminosis plenus actionibus reprobatur.* Les difficultés qu'on a trouvées à interpréter ce texte, dit-il, s'évanouissent dès que l'on se rend compte que, pour Gélase, *sacerdos* signifie l'évêque, lequel serait ici distinct du prêtre *qui eum adesse deprecatur.* Soit, mais alors pourquoi pas *pleni* au lieu de *plenus* ? B. C.

43. E. Kirschbaum. *L'angelo rosso e l'angelo turchino.* — Rivista Archeologia cristiana 17 (1940) 209-248. VIe s

L'ancienne iconographie chrétienne donnait à certains anges la couleur rouge, à d'autres la bleue. Une intéressante documentation patristique permet au P. K. de reconnaître dans les anges rouges les bons anges illuminés de la gloire de Dieu, et dans les bleus les mauvais dont l'air est l'habitat.

Plus récente est la répartition iconographique des anges en trois zones. Elle procède de l'Aréopagite par le canal des scolastiques. B. C.

44. Apringii Pacensis Episcopi *Tractatus in Apocalypsin.* Edidit et in integrum restituit A. C. Vega O. S. A. (Scriptores ecclesiastici hispano-latini veteris et medii aevi, 10-11). — Typis Augustinianis Monasterii Escurialensis, 1940 ; in 8, XLVI-79 p.

Une nouvelle édition du *Tractatus in Apocalypsin* d'Apringius de Béjà s'imposait depuis longtemps. Le P. V. a bien fait de l'entreprendre dans la collection des *Scriptores ecclesiastici hispano-latini.* Malheureusement, au lieu de recourir à l'unique manuscrit dont dépendent les quelques témoins tardifs qui nous restent, — *Copenhague Univ. Arn. 1927 A. M. 975*, du XIIe siècle (le P. V. omet même de donner cette cote), — il se contente de reproduire, en le corrigeant çà et là, le texte d'une édition préparée au XVIIIe siècle par Luis Sanllorente y Castro et conservée dans *Madrid Bibl. nac. F. 69, no 895.* Les corrections non purement conjecturales du P. V. sont empruntées à l'*Explanatio* de Victorinus (édition de Migne !), qui est l'une des sources de notre texte, et aux *Commentaria* de Beatus de Libana (c'est ainsi du moins que j'interprète le B de l'apparat), qui

l'ont largement exploité. Les fautes d'impression sont assez nombreuses, — entre autres les renvois aux lignes, — et la technique de l'apparat fort défectueuse, voire quelquefois inintelligible.

Dans son introduction, le P. V. s'attache à démontrer que nous possédons le commentaire intégral d'Apringius et que celui-ci se composait, d'une part, de trois sections originales (*Apoc.* 1, 1-5, 6 ; *Apoc.* 18, 6-19, 21 et *Apoc.* 20, 1-22, 20) et, d'autre part, de deux sections empruntées à Victorinus mais légèrement retouchées par l'auteur (*Apoc.* 5, 5-17, 3 et *Apoc.* 20, 1-10). Toute l'argumentation est basée sur la comparaison du texte de Victorinus chez Apringius d'une part, chez Beatus et Migne d'autre part. Le texte victorinien d'Apringius coïncide avec celui de Beatus et diffère sensiblement de celui de Migne. Bien plus, là où les citations ne sont pas communes à Apringius et à Beatus, le premier offre le même genre de retouches qu'ailleurs par rapport à Migne, tandis que le second se rapproche plutôt de ce dernier. Le P. V. en conclut que Beatus utilisait le commentaire d'Apringius tel qu'il apparaît dans le manuscrit de Copenhague et qu'Apringius a lui-même remanié les longs passages qu'il emprunte à Victorinus.

Malheureusement, toute cette démonstration tombe à faux. Si le P. V. avait consulté l'édition de I. HAUSSLEITER, *Victorini episcopi Patavionensis opera* (Vienne, 1916), il aurait vu que le texte victorinien du manuscrit de Copenhague appartient à la recension ϕ du remaniement de saint Jérôme, et qu'il en est de même du commentaire de Beatus. Le texte de Migne représente une recension différente. Aussi les exemples donnés par le P. V. ne prouvent-ils rien du tout.

Terminons en signalant que le P. V. a eu, — à la suite d'ailleurs du P. F. Fita, — la malencontreuse idée de chercher la date du manuscrit de Copenhague dans l'interprétation chiffrée et assez arbitraire d'une série de lettres que le copiste ajoute après l'explicit : *EFPHSBOKBTBHPGKOKVPMCBPSFKTVP*. Ces lettres ne sont que la copie, moyennant glissement des signes alphabétiques, — chaque lettre de l'alphabet prenant la valeur de celle qui la précède immédiatement, — de la formule finale écrite d'abord normalement : *Deo grat*[*o* pour *v*]*ias ago finito labore* [*lbaore*] *isto*. M. C.

VIIe s. **45.** C. MORO. *El centenario de San Isidoro de Sevilla.* — Revista eclesiástica 10 (1936) 373-379.

Brève notice biographique et littéraire. M. C.

46. A. DE LA FUENTE GONZALEZ. *Obra cultural de S. Isidoro de Sevilla.* — Revista eclesiástica 10 (1936) 473-485.

Note sur l'importance historique et le caractère encyclopédique de l'œuvre d'Isidore. M. C.

47. J. M. JIMÉNEZ DELGADO, *Formación clásica de S. Isidoro.* — Analecta sacra Tarracon. 14 (1941) 59-74.

M. J. estime qu'Isidore savait mieux le grec qu'on ne le dit généralement, et qu'il possédait une connaissance approfondie des classiques latins.
M. C.

48. A. TAPIA. *Las ciencias bíblicas en las obras de San Isidoro de Sevilla.* — Estudios bíblicos 8 (1936) 49-79.

Souligne la connaissance approfondie de la Bible dont témoignent les écrits de saint Isidore. M. C.

49. J. Perez de Urbel O. S. B. *Braulio.* — Dictionn. Hist. Géogr. ecclés. 10 (1938) 441-453.

Excellente mise au point de la biographie et de l'activité littéraire de Braulio. Dom P. y discute plus d'une affirmation de dom A. Lambert (*La famille de saint Braulio et l'expansion de la règle de Jean de Biclar,* dans *Universidad* 10, 1933, p. 65-80) et ses conclusions inspirent fréquemment C. H. Lynch (voir *Bull.* IV, n° 575). M. C.

50. *Epistolario de* S. Braulio de Zaragoza. Edición crítica según el códice 22 del Archivo Capitular de León, con una introducción histórica y comentario por J. Madoz S. I. (Biblioteca de antiguos escritores cristianos españoles, 1). — Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto « Francisco Suárez », 1941 ; in 8, VII-244 p.

Le codex *Léon Arch. Cap. 22,* du IXe siècle, contient, on le sait, aux folios 38^v-44^r et 51^r-88^v, une double série de lettres de saint Braulio de Saragosse, en tout 43 et un fragment. La première série est formée de la correspondance avec saint Isidore et sert généralement d'introduction aux *Étymologies* ; la seconde offre un ensemble disparate adressé à divers contemporains. Le P. M. estime à bon droit qu'à la base de cette double série doivent se trouver deux sources distinctes. Le manuscrit est originaire *ex Spania,* c'est-à-dire de l'Espagne méridionale, et appartint de bonne heure au monastère des Saints-Côme-et-Damien près de Léon. L'édition de M. Risco, reproduite par Migne, s'appuie sur une des deux copies de notre manuscrit effectuées au XVIIIe siècle par C. Espinos. M. Risco a notablement changé l'ordre, — partiellement idéologique, — du manuscrit, sans doute pour mieux le mettre en rapport avec la chronologie.

La nouvelle édition du P. M. suit, pour la facilité du lecteur, l'ordre de M. Risco et prend pour base de la série isidorienne le texte critique de W. M. Lindsay (*Isidori Hispalensis episcopi Etymologiarum sive originum libri XX,* Oxford, 1911), corrigé çà et là à l'aide du manuscrit de Léon négligé par cet éditeur. Les autres lettres reproduisent aussi fidèlement que possible le texte de l'unique témoin, moyennant d'assez nombreuses corrections jugées nécessaires, ainsi que la modernisation de l'orthographe et de la ponctuation. Les corrections et les graphies abandonnées les plus significatives sont signalées dans le premier apparat, qui n'est malheureusement pas exempt de lapsus. Le deuxième apparat contient des éclaircissements bibliographiques, littéraires et historiques qui, avec les notes bibliographiques de l'introduction (p. 3-24), fournissent un cadre remarquable au texte. En appendice, on trouvera la version castillane des lettres II, V et VI par l'archiprêtre de Talavera, Alphonse Martinez de Tolède (1398-1466), d'après *Escor. b. III. 1,* ainsi qu'un relevé des citations de Braulio dans ses lettres. Aux pages 39-56 de l'introduction, le P. M. justifie son schéma chronologique (cf. *Bull.* IV, n° 576) et discute ceux proposés jusqu'ici, notamment par C. H. Lynch (voir *Bull.* IV, n° 575). Il ne paraît pas avoir connaissance des suggestions du P. F. Pelster (voir *Bull.* IV, n° 577). P. 57-62, il est reparlé brièvement de la dépendance des lettres à l'égard de saint Jérôme (cf. *Bull.* IV, n° 579). Enfin, p. 211-220, on trouvera un index philologique des termes les plus caractéristiques. M. C.

51. M. ALAMO O. S. B. *Les lettres de saint Braulion sont-elles authentiques ?* — Revue Histoire ecclés. 38 (1942) 417-422.

Dans son édition des lettres de Braulio, le P. Madoz (voir *Bull.* V, nº 50) ne pose pas la question de l'authenticité. Cependant les pages qu'il consacre au style, au genre littéraire, à la composition et aux sources du recueil suggèrent à dom A. une hypothèse qui n'est pas sans valeur : le manuscrit de Léon (*Arch. Cap. 22*) ne nous livrerait-il pas une sorte de formulaire, « un choix de lettres-types glanées en partie seulement dans la correspondance de Braulion » (p. 418) ? Les remarques de dom A. sur les destinataires et le contenu des pièces nous inclinent fortement à y souscrire. Dom A. pense que le recueil a pu être forgé à Cordoue au IXᵉ siècle : c'est là qu'on en trouve les premiers échos dans les milieux de l'école de rhétorique ; c'est de la région de Cordoue aussi que provient l'unique manuscrit.

En terminant sa note, dom A. signale plusieurs pièces poétiques et liturgiques qu'il peut restituer à Braulio. M. C.

52. V. BLANCO GARCIA. *El manuscrito Ashburnham 17 de la R. Biblioteca Medicea Laurenciana de Florencia.* — Anales Universidad Madrid, Letras 5 (1936) 32-39.

Description de ce manuscrit du *De perpetua virginitate* de saint Ildephonse (cf. *Bull.* IV, nº 581). Il a été écrit en 1067 à Tolède. M. C.

IXᵉ s. **53.** E. EICHMANN. *Zur Symbolik der Herrscherkrone im Mittelalter.* — Notter Antal Emlékkönyv. Dolgozatok az egyházi Jogból és avele kapcsolatos Jogterületekiöl. Szerkesztették ANGYAL P., BARANYAY J., MÓRA M. — Liber ad honorandum Antonium Notter continens dissertationes ex iure canonico necnon ex disciplinis affinibus. Ediderunt... (Budapest, Szent István-Társulat Föbizománya, 1941 ; in 8, XI-1167 p.) 180-207.

D'après les *Ordines coronationis*, le sens attribué à la couronne est emprunté aux Écritures et aux Pères (saint Augustin, saint Grégoire, saint Isidore de Séville). La couronne impériale est un *signum gloriae*, c'est-à-dire de victoire. Cette victoire il doit la remporter sur lui-même et sur l'esprit malin. La couronne du roi est symbole de sainteté, d'honneur, de vertu. J. L.

54. E. AUMANN. « *Tugend* » *und* « *Laster* » *im Althochdeutschen.* — Beitr. Gesch. deutschen Sprache u. Liter. 63 (1939) 143-161.

M. A. relève, dans les plus anciens textes allemands (IXᵉ et Xᵉ siècles) les termes par lesquels ont été rendus les différents sens de *virtus* et de *vitium*. Le sens moral et religieux de *virtus* ne se retrouve qu'assez tardivement dans *tugend, tugund,* tandis que le *vitium* moral est dès le début rendu par *âkust.* M. C.

55. G. THÉRY O. P. *Catalogue des manuscrits dionysiens des bibliothèques d'Autriche.* — Arch. Hist. doctr. littér. Moyen Age 10 (1935-36) 163-264 ; 11 (1937-38) 87-131.

Les cinquante manuscrits décrits ici forment la première tranche du catalogue général promis par le P. Th. Les notices sont généralement très détaillées ;

quelques-unes, — p. ex. *Vienne Nat. 695* et *Vienne Domin. 103*, — comportent de véritables études littéraires. L'instrument de travail ainsi commencé sera apprécié par les spécialistes. L'introduction traite de plusieurs problèmes littéraires particulièrement importants. P. 165 sv., le P. Th. s'occupe de la tradition manuscrite de la traduction d'Érigène, ainsi que de la teneur des corrections d'Anastase le Bibliothécaire. Nous sommes heureux de voir confirmer, à ce sujet, nos propres conclusions, notamment pour ce qui est de la classification des témoins. P. 177 sv., il s'agit de l'histoire de la tradition manuscrite et littéraire des œuvres de Thomas Gallus, notamment de l'*Extractio* et de l'*Explanatio*. P. 192 sv., le P. Th. parle des commentaires du Pseudo-Hugues et de Robert Grosseteste sur la *Théologie mystique*, et p. 205 sv. du *De triplici hierarchia* de Thomas d'Irlande. M. C.

56. G. Théry O. P. *Denys au moyen âge. L'aube de la « nuit obscure ».* — Études carmélitaines 23, II (1938) 68-74.

Ces pages ne veulent être, comme dit la note finale, qu'un « bref aperçu suggestif de l'influence de Denys ». On y trouvera des lignes intéressantes sur les quatre étapes de cette influence du IXe au XIVe siècle et, durant la dernière de ces étapes, sur la consolidation de la mystique dionysienne, — quelque paradoxal que cela puisse paraître, — par l'Aristote judéo-arabe. M. C.

57. Ch. Snijders. *Het latijn der brieven van Lupus van Ferrières, middeleeuws humanist.* Academisch proefschrift. — Amsterdam, Pordon en Zoon, 1943 ; in 8, 174 p.

Les travaux entrepris depuis un quart de siècle sur l'œuvre de Loup de Ferrières sont assez avancés pour permettre l'examen philologique de ses écrits. Son vocabulaire et son style sont caractéristiques de sa personnalité et de son époque. L'heureuse initiative de la Sœur S. nous fera mieux comprendre l'une et apprécier plus objectivement l'autre. Après deux brefs chapitres sur la vie, les écrits et l'humanisme de Loup, — chapitres qu'on pourrait dire superficiels et incomplets s'il ne s'agissait d'une simple introduction, — l'auteur passe longuement en revue le vocabulaire et le style des lettres. Les autres écrits ne font l'objet que de quelques remarques complémentaires (p. 157-167). En fait, la Sœur S. se borne à relever les mots et les constructions qui s'éloignent de l'usage classique. Elle y est poussée sans doute par la nécessité de se restreindre, mais on n'en regrettera pas moins le caractère incomplet de l'enquête. Espérons qu'elle la continuera sans trop tarder et nous fournira une sorte de dictionnaire-concordance du latin de Loup.

Tel quel le relevé est toutefois impressionnant et montre combien peu Loup de Ferrières est en réaction contre le degré d'évolution du latin de son temps. Quelque 450 substantifs, quelque 200 adjectifs, une bonne centaine d'adverbes, environ 400 verbes forment le lexique non classique des lettres de Loup, dûment pourvu de références et de notes sémantiques. La morphologie est dans l'ensemble classique. Mais l'analyse détaillée et systématique de la syntaxe (p. 84-125) montre que Loup de Ferrières est bien du moyen âge, encore qu'il soit plus fidèle, là aussi, aux règles classiques que la plupart de ses contemporains. Son style est empreint de rhétorique, souvent recherché et doté de clausules rythmiques. Il s'inspire principalement de Cicéron, — dont il ignore cependant la métrique, — et d'Augustin. Le vocabulaire est largement tributaire de Salluste et de Suétone.

Dans ses deux derniers chapitres, Sœur S. soumet l'authenticité de certaines pièces aux critères philologiques qu'elle a fixés. Résultat : parmi les lettres « douteuses » de L. Levillain (voir *Bull.* III, n° 459), elle considère comme très probablement ou certainement authentiques les lettres 28, 94, 133, 17, 25, 124, 127, 132, 92, 81, 96, 26, 95, 91 ; les lettres 14-18 peuvent fort bien l'être aussi ; par contre, les lettres 19, 68, 93, 98, 3, 128 peuvent être considérées comme inauthentiques. Parmi les autres œuvres, l'*Homilia in honorem S. Iudoci* doit être regardée comme authentique, les *Homiliae duae in solemnitate S. Wigberti* comme inauthentiques, et le *Quid sit ceroma* comme très probablement authentique. M. C.

58. F. Lot. *Textes manceaux et Fausses Décrétales.* — Biblioth. École des Chartes 101 (1940) 5-48, 102 (1941) 5-34.

L'examen attentif des textes manceaux du milieu du IXe siècle (*Actus Pontificum Cenomannis, Gesta Aldrici*, etc.) montre que, contrairement à l'opinion reçue, ils n'ont rien à faire avec les *Faux Capitulaires* ni avec les *Fausses Décrétales*. Les particularités linguistiques communes proviennent de la commune formation des auteurs respectifs à l'école de Metz. C'est là qu'il faut chercher le compilateur des *Fausses Décrétales* et des *Faux Capitulaires*. M. C.

59. K. Helm. *Otfrid-Nennungen.* — Beitr. Gesch. deutschen Sprache u. Liter. 66 (1942) 134-145.

Analyse quelques textes d'Otfrid et de ses contemporains, confirmant qu'il fut moine et écolâtre à Wissembourg vers 830-840. M. C.

60. E. von Erhardt-Siebold & R. von Erhardt. *The Astronomy of Johannes Scotus Erigena.* — Baltimore, Williams & Wilkins, 1940 ; in 8, 69 p.

61. E. von Erhardt-Siebold & R. von Erhardt. *Cosmology in the « Annotationes in Marcianum ».* More Light on Erigena's Astronomy. — Baltimore, Williams & Wilkins, 1940 ; in 8, 45 p. Dl. 1.25

Dans ces deux études, on trouvera un examen approfondi du système cosmologique de Jean Scot. L'idée a été généralement reçue, sur la foi d'une interprétation superficielle du *De divisione naturae*, que Jean Scot professait une sorte d'héliocentrisme avant la lettre. Récemment encore, Mlle C. Lutz, dans son édition des *Annotationes* (voir *Bull.* IV, n° 654), — parue entre les deux publications que nous analysons, — croyait en trouver également l'écho dans ce nouveau texte. Mais grâce à leur patiente analyse des puzzles érigéniens et à leur compétence spéciale en la matière, Mme et M. von E. ont réussi à dissiper cette illusion et à mettre un peu de clarté dans cette affaire. Le système de Jean Scot, tel qu'il ressort des textes du *De divisione naturae*, tel surtout qu'il apparaît plus en détail dans les *Annotationes*, n'est pas héliocentrique. Il ne contredit nullement le système géocentrique. Mais il entend le compléter et le compliquer d'un certain nombre de cercles planétaires géo-excentriques, dont quelques-uns sont au surplus héliocentriques. Ce système un peu hybride ne manque pas d'originalité. Mais nos auteurs estiment que Jean Scot n'a pas eu besoin pour le construire d'autres sources que la *Naturalis historia* de Pline, qui a pu la lui suggérer. Il leur paraît superflu, notamment, de faire appel à Chalcidius, à Macrobe ou même à Martianus Capella.

Est-ce à dire que les spéculations astronomiques de Jean Scot n'accordent pas une place de choix au soleil ? Non certes. La tradition néoplatonicienne et le système philosophique personnel d'Érigène le poussaient à accorder à cet astre quasi divin une hégémonie réelle et à en faire, à beaucoup d'égards, le *centrum mundi*. Et c'est sans doute en raison de ce rôle éminent, — qui s'exerce dans l'ordre de la causalité, de la finalité et de l'exemplarisme, — que Jean Scot a tenu à accorder au soleil une place centrale dans son système planétaire.

La comparaison des textes du *De divisione* et des *Annotationes* confirme la priorité de ces dernières, en même temps que leur authenticité. M. C.

62. A. Mentz. *Drei Homilien aus der Karolingerzeit in tironischen Noten* (Quellen zur Geschichte der Kurzschrift, 2). — Bayreuth, Gauverlag Bayerische Ostmark, 1942 ; in 8, 68 p. et 1 pl. Mk. 3.

Le manuscrit *Bamberg Q VI 32* (*Patr. 46*), du IXe siècle, contient, outre Boèce, Candidus et Marius Victorinus, trois homélies partiellement écrites en notation tironienne. M. M. en édite le texte avec soin en indiquant, pour l'homélie I, les variantes de *Berlin Staatsbibl. Theol. 352* (XVe s.), et pour l'homélie II, celles de l'homiliaire de Paul Diacre, — d'après l'édition de Migne, — où elle se trouve insérée sous une forme retouchée. La troisième homélie est illisible dans sa dernière partie. M. M. n'a pas cherché à reconstituer celle-ci à l'aide d'un autre manuscrit, estimant que le texte ainsi obtenu n'aurait pas été sûr, ni utile à son dessein.

Le but de M. M. est, en effet, de faire connaître et d'étudier le système tironien utilisé dans les homélies. Presque la moitié du livre (p. 18-48) est consacrée à cette tâche. M. M. donne une liste complète, dans l'ordre des *Commentarii Notarum Tironianarum*, des signes employés avec une réelle maîtrise par le scribe. Un examen détaillé permet d'établir que c'est dans ces mêmes *Commentarii*, probablement dans la recension occidentale, qu'il a puisé sa technique. M. M. fait une foule de remarques intéressant les spécialistes et signale l'importance de notre texte pour l'histoire médiévale des notes tironiennes.

M. M. s'occupe aussi de l'auteur commun des trois homélies. La deuxième est attribuée dans l'homiliaire de Paul Diacre à Heiric d'Auxerre. La première porte dans *Berlin Staatsbibl. Theol. 352* l'inscription *Omilia Haimonis*. M. M. se prononce pour Heiric. Vu la complexité des attributions d'auteur dans les écrits carolingiens provenant d'Auxerre, cela n'a rien en soi d'impossible. Mais pour la même raison nous pencherions plutôt, eu égard au caractère de nos homélies, pour Remi. M. C.

63. H. M. Flasdieck. *Das Kasseler Bruchstück der Cura Pastoralis.* — Anglia 62 (1938) 193-233.

64. H. M. Flasdieck. *Nachtrag zu Anglia 62 S. 193 ff.* — Anglia 63 (1939) 87.

65. H. M. Flasdieck. *Weiteres zur Kasseler Bruchstück der Cura Pastoralis.* — Anglia 66 (1942) 56-58.

Dans le premier article M. F. appelle l'attention sur le feuillet *Kassel Landesbibl. Ms. Anhang 19*, peu connu et qui est un des plus anciens témoins (début Xe siècle) de la traduction anglo-saxonne de la *Cura pastoralis* de saint Grégoire le Grand par le roi Alfred. M. F. le décrit, l'analyse et le commente longuement et dans le détail, tant au point de vue de l'écriture et du texte, qu'à celui de la langue et du contenu. Il estime qu'il y a peu de chance qu'il appartienne à l'un

des manuscrits connus par ailleurs, bien qu'il y ait des points de contact avec les fragments conservés de *British Mus. Cotton. Tiber. B XI.*

Dans le *Nachtrag*, M. F. donne quelques compléments d'ordre bibliographique.

Enfin, dans son dernier article, M. F. revient sur la question de l'origine du feuillet et conclut que, eu égard à l'ensemble des renseignements dont on dispose à ce jour, le fragment de Kassel provient très probablement du manuscrit *British Mus. Cotton. Tiber. B XI.* M. C.

Xe s. **66.** P. DAUDET. *Études sur l'histoire de la juridiction matrimoniale. L'établissement de la compétence de l'Église en matière de divorce et de consanguinité* (France, Xe-XIIe siècles). — Paris, Recueil Sirey, 1941 ; in 8, 159 p. Fr. 75.

Comment s'est affirmée et garantie la compétence nécessaire et exclusive de l'Église en matière matrimoniale ? Dans une enquête antérieure (cf. *Rech. Théol. anc. méd.* 6, 1934, p. 433-434 et *Bull.* IV, no 604), le regretté M. D., se limitant à la France, s'était attaché à l'époque carolingienne. Le présent travail en est la suite directe et nous conduit jusqu'à Gratien, vers 1140. Tout au cours du Xe siècle la juridiction laïque persiste, mais déjà fermement combattue par l'Église. Depuis le début du XIe, la juridiction ecclésiastique en matière de divorce et de séparation s'affirme progressivement dans les synodes de Limoges et de Bourges (1031), de Reims (1049), de Tours (1060). En matière de parenté et d'affinité, les conciles de Thionville (1002), de Reims (1049), de Rome (1059), de Tours (1060), de Rouen (1072 et 1074), de Lillebonne (1080) garantissent la nécessité de recourir à l'autorité de l'Église. Il ne restait plus qu'à perfectionner la technique de la procédure : ce fut l'œuvre de la jurisprudence pontificale et des canonistes, spécialement Yves de Chartres. Avec le Décret de Gratien, l'évolution est achevée et l'Église est maîtresse du terrain.

Pour établir cette longue et parfois tortueuse évolution, M. D. s'est patiemment attaché aux causes matrimoniales des rois et princes du temps. Travail d'analyse fort bien conduit qui, plus que les synthèses hâtives, fait toucher du doigt les difficultés auxquelles l'Église s'est heurtée pour revendiquer son droit. O. L.

67. M.-M. DUBOIS. *Aelfric, sermonnaire, docteur et grammairien.* Contribution à l'étude de la vie et de l'action bénédictines en Angleterre au Xe siècle. — Paris, E. Droz, 1943 ; in 8, VIII-419 p., 4 pl. et 1 carte.

Le Xe siècle nous est fort peu connu et, parmi les personnalités qui émergent de cette époque obscure, Aelfric est l'une des plus représentatives. Écrivain latin d'une part, initiateur zélé des lettres anglo-saxonnes d'autre part, il incarne en quelque sorte en Angleterre la période de transition entre le haut moyen âge et le moyen âge des nationalités. Les sources de ses écrits, l'influence qu'il a exercée font de lui l'un des chaînons indispensables à l'historien. Mlle D. s'est attelée à sa tâche avec une sympathie amoureuse et une érudition étendue. Replaçant Aelfric dans son milieu, parmi les moines, le clergé et les laïcs de son temps, elle le suit partout, jusque dans l'intimité, et ne néglige aucun des aspects de sa science, de son apostolat, ni de son activité littéraire. Après une introduction sur l'identité d'Aelfric, sur la situation temporelle et monastique de l'Angleterre du Xe siècle, elle étudie la jeunesse et les premières années cléricales d'Aelfric à Winchester, puis sa vie et son rôle à Cernel et à Eynsham. La deuxiè-

me partie passe en revue l'activité et les écrits d'instruction religieuse, l'apostolat auprès du clergé, l'enseignement théologique. La troisième partie expose les procédés de traduction d'Aelfric, sa méthode d'enseignement du latin ainsi que ses connaissances en astronomie. Enfin, la quatrième partie est consacrée à l'influence d'Aelfric sur les écrivains anglo-saxons des XIe-XVe siècles. Les appendices contiennent une série de textes particulièrement significatifs.

Les très nombreux écrits d'Aelfric sont étudiés et analysés au cours de l'exposé général. Cela offre certains avantages, mais ne va pas sans de sérieux inconvénients, celui notamment de sacrifier quelque peu l'examen technique et la vue d'ensemble. Néanmoins, les historiens de la littérature médiévale seront reconnaissants à Mlle D. d'avoir réuni l'essentiel de notre information au sujet des œuvres d'Aelfric dans un même ouvrage pourvu de bons *Indices*.

L'exposé de la doctrine religieuse d'Aelfric, qui occupe toute la deuxième partie (p. 79-193), a une forte teinte apologétique. Mlle D. y polémique beaucoup avec les théologiens anglicans, interprètes partiaux d'Aelfric, et fait trop souvent appel, pour éclairer la pensée de celui-ci, à la théologie postérieure, voire au concile de Trente. On ne peut qu'admirer la familiarité de l'auteur avec une science aussi subtile, néanmoins on sent çà et là quelque gaucherie, par exemple dans l'exégèse de la prédestination, de la Trinité, de l'eucharistie, de l'ordre, de la pénitence, du purgatoire. Que ne s'est-elle limitée à un résumé autant que possible littéral de l'enseignement religieux d'Aelfric. D'autant que cet enseignement n'a rien d'original et n'a pas de prétentions théologiques. De même, dans l'exposé biographique, Mlle D. aurait mieux fait, à notre sens, d'éviter les évocations et reconstitutions non strictement historiques.

L'examen de la science profane d'Aelfric, notamment celle du latin et de l'anglo-saxon (p. 197-289), telle qu'elle se manifeste dans les traductions et dans l'œuvre du grammairien, est de meilleure qualité. Il sera consulté utilement par les spécialistes de la Vulgate et de ses traductions en langue vulgaire, par les historiens de la grammaire et par les germanistes.

Passons sur un certain nombre de lapsus et d'imprécisions touchant l'histoire littéraire du moyen âge, presque inévitables dans un ouvrage de cette envergure, et félicitons Mlle D. de nous avoir tracé d'Aelfric un portrait à peu près complet et, dans l'ensemble, fidèle. La bibliographie est abondante, plutôt trop abondante. Mlle D. connaît la littérature la plus récente, mais sans toujours en tirer parti.

M. C.

68. R. Foreville. *CR de M.-M. Dubois, Aelfric* (voir *Bull.* V, no 67). — Revue Moyen Age latin 1 (1945) 319-325.

Mlle F. est fort sévère pour l'ouvrage de Mlle Dubois. Elle met en cause et l'information et l'objectivité historique et le sens critique de son auteur. Elle signale un certain nombre de lacunes et d'inexactitudes qui expliquent, sinon justifient entièrement, ce jugement un peu sommaire. Bornons-nous à relever avec Mlle F. que Mlle Dubois fausse quelque peu la figure d'Aelfric en faisant de cet écolâtre-vulgarisateur un théologien ; qu'elle ne dégage pas assez la contribution personnelle d'Aelfric à la culture anglo-saxonne du Xe siècle ; que les adaptations bibliques d'Aelfric ne méritent pas proprement le nom de traductions.

M. C.

69. F. M. Mildner O. S. M. *The Immaculate Conception in England up to the Time of John Duns Scotus.* — Marianum 1 (1939) 86-99, 200-221. XIe s.

L'enquête s'étend depuis 1025. Introduction et sens de la fête (1025-1129) ; controverses et premiers défenseurs du privilège (1129-1200) : Eadmer, Osbert, Aelred. La suite du travail a été publiée sous des titres distincts et recensée antérieurement (voir *Bull.* IV, n[os] 1029 et 1203). M. C.

70. A. COMBES. *Un inédit de saint Anselme ? Le traité « De unitate divinae essentiae et pluralitate creaturarum » d'après Jean de Ripa* (Études de philosophie médiévale, 34). — Paris, J. Vrin, 1944 ; in 8, 333 p. et 1 pl. Frs 175.

La nouvelle découverte de M. C. est des plus intéressantes. En étudiant le Commentaire sur le premier livre des Sentences de Jean de Ripa, il a rencontré un nombre imposant de citations d'un traité que le commentateur intitule *De unitate divinae essentiae et pluralitate creaturarum* et attribue à saint Anselme. Ces textes, et aussi les résumés et paraphrases que Jean de Ripa donne du contexte, nous révèlent un document important pour l'histoire de la pensée médiévale. Il est étonnant qu'il soit resté inconnu jusqu'à ce jour et il faut sans doute expliquer sa disparition presque complète par la croisade anti-érigénienne du XII[e] siècle. Car notre traité s'inspire largement, — plus largement encore que ne semble le croire M. C., — de Jean Scot Érigène et se range tout naturellement parmi les productions philosophiques du premier quart du XII[e] siècle. Cette situation quelque peu mystérieuse nous place devant un nombre de problèmes doctrinaux et littéraires que M. C. s'attache à poser exactement et à résoudre dans la mesure du possible dans l'état actuel de nos connaissances.

Après la constatation circonstanciée de « la matérialité du fait », M. C. nous livre les textes et les résumés explicites de Jean de Ripa. Puis, suivent quelques pages sur « l'autorité du vénérable Anselme », — laquelle est considérable aux yeux de Jean de Ripa, qui fait en quelque sorte d'Anselme le juge et le critique du scotisme, — et quelques mises au point sur Pierre de Candie, qui se fait l'écho des citations anselmiennes. Le corps de l'ouvrage de M. C. est consacré d'une part à l'analyse du *De unitate*, à l'étude de sa terminologie, de sa syntaxe et de ses thèmes doctrinaux, d'autre part à la recherche des points de contact avec le corpus anselmien authentique.

Tout cela est examiné et approfondi avec une finesse, un sens des nuances, un luxe d'observations remarquables. Signalons à titre d'exemple, et aussi à titre documentaire, les pages 295-314 consacrées à la discussion critique d'une formule du *De veritate* d'Anselme (ch. VII), où l'édition de dom F. S. Schmitt (voir *Bull.* III, n° 939) est fort malmenée, la tradition manuscrite remise sur le tapis et l'acribie scientifique portée à son comble. Cette même complexité nuancée et brillante se retrouve dans la conclusion : le *De unitate* est une œuvre des plus significatives, dont on rencontrera peut-être encore de nombreuses traces — qui sait ? — dans la littérature inédite du moyen âge ; elle n'est pas dans la ligne ni dans le genre de ce que l'on connaît aujourd'hui de saint Anselme, mais il y a cependant des points de contact qui n'excluent pas entièrement une éventuelle croyance à l'authenticité. N'a-t-on pas vu d'autres revirements dans ce domaine ? Et quand tous les inédits des XII[e]-XIV[e] siècles seront connus, bien des jugements seront peut-être à réformer.

Cette attitude d'attente, de prudence et de résignation, tantôt confiante, tantôt sceptique, est sage, peut-être trop sage. Serions-nous téméraire en augurant, pour notre part, que le *De unitate* risque de garder beaucoup de son mystère et que, si son auteur s'appelle vraiment Anselme, il y a tout lieu de penser que Jean de Ripa l'a confondu indûment avec l'archevêque de Cantorbéry ?

L'érigénisme a marqué profondément l'auteur de notre traité. Nous ne sommes pas toujours d'accord avec l'interprétation que donne M. C. du *De divisione naturae*, comme on peut le voir partiellement dans notre *Jean Scot Érigène* (Paris-Louvain, 1933). Pas plus d'ailleurs que sur certaines explications de l'idéologie anselmienne (voir p. ex. notre *Argument de saint Anselme*, dans *Rech. Théol. anc. méd.* 6, 1934, p. 313-330). Cette dernière ne nous paraît guère compatible avec l'esprit du *De unitate*. La conservation partielle de celui-ci et sa publication par M. C. n'en sont, à notre sens, que plus précieuses. Nous sommes en présence, semble-t-il, d'un courant érigénien nouveau, plus harmonisateur, plus scolasticisant que tout ce qu'on connaît jusqu'à ce jour de ce mystérieux premier quart du XII[e] siècle, âge d'or de l'influence de Jean Scot. M. C.

71. J. LECLERCQ O. S. B. *Un nouveau fragment du traité De unitate divinae essentiae et pluralitate creaturarum ?* — Revue Moyen Age latin 1 (1945) 173-177.

Dans le *Quodlibet* III, q. 4, de Pierre d'Auvergne, dom L. rencontre, suivie d'un contexte explicatif, la formule anselmienne quelquefois citée par les grands scolastiques, mais qui en fait ne figure littéralement dans aucune des œuvres éditées d'Anselme : *Essentia creata in essentia increata est creatrix essentia*. Elle est généralement rattachée au *Monologion*, — même, dans la plupart des manuscrits, par Pierre d'Auvergne (*Quodl.* IV, q. 2), — mais dom L. se demande si l'on ne se trouve pas en présence d'une citation de *De unitate* révélé par l'abbé A. Combes (voir *Bull.* V, n° 70).

Cette origine pourrait se défendre, en effet, surtout si le contexte donné par dom L. appartenait à la citation. On y rencontre les mots *distincte*, *indistincte* et quelques autres qui s'apparentent au *De unitate*. Malheureusement, nous avons l'impression que la citation n'embrasse que la formule lapidaire reçue et que la suite appartient au commentateur, qui emploie les mêmes termes avant de citer Anselme. On n'apprendrait donc rien de neuf et Pierre d'Auvergne en serait exactement, en 1298, au même point que saint Thomas d'Aquin et que saint Bonaventure. Or, pour expliquer la citation de ces derniers, point n'est besoin, croyons-nous, de recourir à d'autres sources qu'au *Monologion*. Dom L. ne s'est-il pas laissé entraîner quelque peu par le pouvoir de suggestion du brillant éditeur du *De unitate* ? M. C.

72. A. LANDGRAF. *Zur Geschichte der Einführung des Aristoteles in den mittelalterlichen Lehrbetrieb.* — Theologische Revue 42 (1943) 49-55. XII[e] s.

A l'occasion de l'ouvrage de Mgr M. GRABMANN, *I divieti ecclesiastici di Aristotele sotto Innocenzo III e Gregorio IX* (voir *Bull.* IV, n° 1200), Mgr L. cite d'intéressants textes des commentaires bibliques et des ouvrages théologiques du XII[e] siècle concernant l'estime que les théologiens du temps avaient pour la philosophie païenne et spécialement pour Aristote. O. L.

73. R. R. BEZZOLA. *Guillaume IX et les origines de l'amour courtois.* — Romania 66 (1940-41) 145-237.

Les diverses théories sur les origines de la poésie des troubadours n'ont pas à nous retenir ici. Seule intéresse directement ce *Bulletin* la conception nouvelle de l'amour telle qu'elle ressort des poésies de Guillaume IX. Pour rendre vraisemblable ce passage assez inattendu d'une poésie grossièrement sensuelle à une mystique très élevée de la dame, M. B. s'étend longuement sur les antécé-

dents, la vie et la personnalité du duc d'Aquitaine. Parmi les causes qui, à des degrés divers, agirent sur l'éclosion de l'amour courtois, il croit pouvoir insister avant tout sur le courant de mysticisme religieux suscité par l'ardente prédication de Robert d'Arbrissel, laquelle provoqua de retentissantes conversions et prises de voile dans la noblesse féminine du Midi et donna naissance à la célèbre congrégation de Fontevrault. En face de cette glorification religieuse de la femme, incarnation de l'idéal de la Mère même de Dieu, le peu dévot Guillaume IX, par une sorte de réaction de défense, trouvera la formule résumant les aspirations confuses encore de la société courtoise : il fera de la dame l'inspiratrice lointaine de l'amour, de la vertu, de la courtoisie. Simple ébauche encore, que les troubadours, ses successeurs, développeront en un véritable culte profane de la femme, symbole de beauté et prix suprême de courtoisie. H. B.

74. L. Ott. *Die Trinitätslehre der Summa sententiarum als Quelle des Petrus Lombardus.* — Divus Thomas (Fr.), Ser. III, 21 (1943) 159-186.

Dans sa preuve de la priorité de la *Summa Sententiarum* à l'égard du Lombard, le P. H. Weisweiler (cf. *Bull.* II, nº 763) avait estimé que cette priorité n'était certaine qu'après le traité de la Trinité qui occupe les 12 premiers chapitres. Une analyse très attentive des textes permet à M. O. de conclure qu'en 12 passages au moins, la dépendance du Lombard est manifeste. O. L.

75. F. Hartung. *Die Krone als Symbol der monarchischen Herrschaft im ausgehenden Mittelalter.* — Abhandl. Preuss. Akad., Philos.-hist. Kl., 1940, nº 13 (Berlin, Verlag der Akademie, 1941 ; in 4, 46 p. Mk. 3).

Relève un certain nombre de textes, depuis le milieu du XIIe jusqu'au XVIe siècle, spécialement en Angleterre. Le mot *corona* y désigne, non pas la personne royale, mais le pouvoir, la dignité royale, approximativement ce qu'on appellera plus tard l'État. M. C.

76. P. Hayoit. *La présomption du droit dans la tradition canonique.* — Ephem. theol. lovan. 17 (1940) 218-284.

M. H. étudie attentivement, au sujet de la *praesumptio iuris*, les courants doctrinaux depuis l'époque des Glossateurs jusqu'à nos jours chez les canonistes et les civilistes, tant au for externe ou judiciaire qu'au for interne ou moral. Nous n'avons à signaler ici que la doctrine du moyen âge concernant la présomption du droit au for interne. Le Panormitain a couvert de son autorité la théorie assez répandue selon laquelle toute loi fondée sur une présomption cesse d'obliger en conscience lorsque la présomption ne se vérifie pas. Mais, au XIVe siècle, Frédéric Petrucci de Sienne soutient énergiquement qu'une telle loi oblige en conscience, même si la présomption de fraude n'est pas vérifiée. Plus tard, Dominique Soto et d'autres prendront une position intermédiaire : une telle loi n'oblige que si un jugement est intervenu pour imposer l'obligation de la loi. O. L.

77. *Mystische Texte aus dem Mittelalter.* Herausgegeben von W. Muschg (Sammlung Klosterberg, Schweizerische Reihe). — Basel, B. Schwabe, 1943 ; in 12, 164 p. Fr. 4.

Cette anthologie illustre le travail que M. M. a consacré à la littérature mystique des cantons suisses actuels, du XIIIe au XVe siècle (voir *Bull.* IV, no 1172). Elle dépasse un peu le cadre de cette étude, puisqu'elle s'ouvre par une prédication de saint Bernard, prononcée en Suisse pendant l'hiver 1146, pour la seconde croisade (traduite du ms. *Fribourg Arch. dioc. III*, f. 288 sv.). On y lit encore des biographies d'Adélaïde et Sophie de Rheinfelden, d'après les chroniques du couvent d'Unterlinden (éd. B. Pez, *Bibl. ascetica antiquo-nova*, t. VIII, Ratisbonne, 1725) ; une autre de Sophie de Klingnau, d'après la *Vie des Sœurs de Töss* par Élisabeth Stagel (éd. F. Vetter, dans *Deutsche Texte des Mittelalters* 6, Berlin, 1906) ; une autre d'Élisabeth de Beckenhofen, d'après la chronique du monastère d'Oetenbach (éd. H. Zeller-Werdmüller et J. Bächtold, Zurich, 1889). M. M. publie ensuite deux lettres d'Henri Suso (éd. K. Bihlmeyer, p. 360 et 384) et quelques extraits de sa *Vie* par Élisabeth Stagel (*ibid.*, p. 96 et 170). Quelques morceaux plus brefs continuent le recueil : une page *Von einer Heidin* (d'un ms. de Zurich de 1393 ; éd. W. Wackernagel, *Altdeutsches Lesebuch*, p. 1130, Bâle, 1859) ; une autre *Von der Geburt des Herrn* d'Arnold le Roux, XIVe siècle (ms. *Einsiedeln 278* ; éd. dans *Zeitschr. deutsches Altertum* 8, 1851, p. 209 sv.) ; et un petit sermon de Barthélemy Fridöwer *Sur les dix degrés de l'amour divin* (ms. *Engelberg 335*, f. 137 sv.). Et pour finir, trois visions de Nicolas de Flüe (ms. *Lucerne Bibl. Couv. Capucins*, non coté ; éd. P. A. Wagner, dans *Geschichtsfreund* 83, 1928, p. 104 sv.). F. V.

78. *Meno* interprete Henrico Aristippo. Edidit V. Kordeuter, recognovit et praefatione instruxit C. Labowsky (Corpus Platonicum Medii Aevi, Plato Latinus, 1). — Londinii, In aedibus Instituti Warburgiani, 1940 ; in 4, XXI-92 p.

Ce volume inaugure brillamment la section latine du *Corpus Platonicum Medii Aevi*, entrepris par M. R. Klibansky sous les auspices de l'Académie britannique, de l'Institut Warburg de Londres et de l'Union académique internationale.

Henri Aristippe, en même temps que personnage important à la cour normande du roi Guillaume Ier de Sicile, fut traducteur actif. De Platon il traduisit le *Ménon* et le *Phédon*, le premier entre 1154 et 1160, le second en 1156. Dans sa docte préface, Mlle L. rassemble et met au point les quelques données fermes qu'on possède sur sa carrière scientifique et politique, pour passer ensuite à la description et au classement des cinq manuscrits connus du *Ménon*. Parmi ceux-ci, le principal, qui sert de base à l'édition, est *Oxford Corp. Christi Coll. 243* (de 1423). Sans être parfait, — il aura besoin en effet d'être parfois corrigé par les leçons des autres témoins ou par les conjectures des éditeurs, — il représente un texte plus proche d'Aristippe. Les quatre autres, par contre, appartiennent tous à une même famille dont le prototype a été l'objet de retouches assez arbitraires dans le but de polir quelque peu la rudesse de la langue. Le plus ancien et le meilleur de ce groupe, *Leyde Univ. lat. 64* (début XIVe s.), fut peut-être la propriété d'Henri Bate de Malines. Un autre, *Cues 177* (vers 1430), appartint à Nicolas de Cues et contient de celui-ci d'importantes notes marginales qui seront recueillies ailleurs dans la collection du *Corpus*. Les deux autres, *Erfurt Ampl. O. 7* (vers 1403-06) et *Berlin Staatsbibl. lat. qu. 821* (entre 1450 et 1470), sont originaires d'Erfurt et issus d'un même exemplaire, le second étant d'un apport presque nul pour l'édition.

Le texte, établi par M. K., a été fixé définitivement avec un soin méticuleux par Mlle L. Un premier apparat donne toutes les variantes utiles de la tradition latine, c'est-à-dire que sont laissées de côté, à bon droit, les variantes particulières

aux manuscrits de la famille secondaire lorsque le manuscrit d'Oxford est d'accord avec eux. Un second apparat situe le texte d'Aristippe dans la tradition grecque, sans prétendre restituer intégralement la physionomie du manuscrit dont se servit le traducteur sicilien, car celui-ci n'applique pas toujours avec une rigueur mathématique sa règle de traduction mot à mot. D'autre part le texte grec a souvent servi aux éditeurs à remédier aux corruptions de la tradition latine et il est fréquemment indispensable d'y recourir pour éclairer la traduction littérale d'Aristippe.

En appendice sont édités deux sommaires du dialogue, l'un d'après les manuscrits d'Erfurt, l'autre d'après celui d'Oxford. Deux index complets des mots, grec-latin et latin-grec (p. 55-92), dressés par M. L. Minio-Paluello, rendront les plus précieux services. On ne peut qu'admirer cette édition, dont la présentation extérieure est aussi parfaite que le fond. H. B.

79. C. C. J. WEBB. *Ioannis Saresberiensis Metalogicon : Addenda et Corrigenda.* — Mediaeval and Renaissance Studies I (1941-43) 232-236.

En 1929, M. W. a édité le *Metalogicon* de Jean de Salisbury (voir *Bull.* I, nº 390). Beaucoup des corrections qu'il indique ici n'amendent que des fautes d'impression, mais certaines additions présentent plus d'intérêt. Ces quatre pages forment donc le complément nécessaire de son édition. H. P.

80. C. C. J. WEBB. *Note on Books bequeathed by John of Salisbury to the Cathedral Library of Chartres.* — Mediaeval and Renaissance Studies I (1941-43) 128-129.

On savait déjà que Jean de Salisbury a légué une série de livres à sa cathédrale de Chartres. Selon M. W., les quatre manuscrits suivants appartenaient à ce legs : *Chartres 16* (*Étymologies* de saint Isidore), *139* (Bible), *183* (livres des Rois, avec glose) et *290* (Commentaire de Pierre Lombard sur les Psaumes). H. P.

81. J. M. CASTRO Y CALVO. *El problema de la salvación del alma en los escritores españoles de la Edad Media.* — Universidad 18 (1941) 3-24, 161-187.

Groupe et analyse les principaux textes espagnols du XIIe au XVe siècle sur le salut de l'âme. M. C.

82. V. BELTRAN DE HEREDIA O. P. *La formación intelectual del clero, según nuestra antigua legislación canónica.* — Escorial 3 (1941) 289-298.

Passe en revue les décrets conciliaires et les institutions scolaires du XIIe au XVe siècle. M. C.

83. M. H. VICAIRE O. P. *Les Porrétains et l'avicennisme avant 1215.* — Revue Sciences philos. théol. 26 (1937) 449-482.

Étude approfondie du *De causis primis et secundis*, édité par le P. R. de Vaux O. P. (cf. *Bull.* III, nº 381). En comparant les doctrines de cet écrit avec celles de Gilbert de la Porrée et des Porrétains, tels que Thierry de Chartres, Simon

de Tournai, Alain de Lille, le P. V. conclut à l'identité foncière des tendances. Il y a plus : le traité anonyme utilise les écrits de Gilbert de la Porrée et de Simon de Tournai. Sans doute on y trouve une utilisation très ample d'Avicenne ; toutefois l'auteur est, non pas un philosophe, mais un théologien qui prend son point de départ et son fondement doctrinal dans la tradition porrétaine.

O. L.

84. F. J. Tanquerey. *Exhortation à l'amour divin. Poème du XIIIe siècle.* — Romania 66 (1940-41) 322-354. XIIIe s.

Ce poème, à la manière d'un soliloque, exalte l'amour de Dieu. Les idées en sont communes à tous les traités mystiques de l'époque, mais leur expression ne va pas sans une certaine originalité de sentiment et de style. La pièce comprend 322 vers divisés en 18 laisses monorimes. On la croyait d'origine anglo-normande ; M. T. montre qu'il faut plutôt en placer la composition en Bourgogne, vers le début du XIIIe siècle, au moment où s'y répandaient les premiers béguinages. L'auteur a beaucoup fréquenté saint Augustin et saint Bernard ; sans doute aussi saint Grégoire, saint Anselme, Hugues de Saint-Victor, Pierre de Blois. M. T. le souligne en marquant les rapprochements d'idées avec ces écrivains dans les notes de son édition. Celle-ci est basée sur *Paris Nat. fr. 423* et indique les variantes principales de *Londres Brit. Mus. Roy. 20 B* et *Dublin Trinity Coll. D. 1, 29.*

A propos de l'allégorie des quatre filles de Dieu, M. T. aurait pu signaler (p. 349) les études de J. Rivière et A. Långfors (voir *Bull.* III, nos 35, 40 et 689).

H. B.

85. L.-B. Gillon O. P. *La noción de persona en Hugo de San Caro.* — Ciencia tomista 65 (1943) 171-177.

Dans sa christologie, Hugues de Saint-Cher fait consister la personnalité dans une privation, c'est-à-dire dans le fait qu'elle n'est pas unie à un être supérieur : aussi bien, l'humanité du Christ eût été une personne, si elle n'eût pas été unie à la divinité. En quelques pages instructives, le P. G. montre le progrès réalisé par Hugues de Saint-Cher et son influence sur quelques théologiens du temps.

O. L.

86. S. H. Thomson. *The Writings of Robert Grosseteste, Bishop of Lincoln, 1235-1253.* — New York, Macmillan, 1940 ; in 8, xv-302 p. Dl. 5.50.

M. Th. commence par signaler les bibliographes qui parlent de Grosseteste, puis les principaux manuscrits conservant ses ouvrages, son écriture que l'on retrouve dans de nombreux codices, quelques manuscrits de sa bibliothèque et enfin sa connaissance de l'hébreu, extrêmement réduite, semble-t-il. Suit le catalogue de ses œuvres authentiques, comprenant 123 titres : traductions du grec, commentaires, œuvres philosophiques, scientifiques, pastorales, de dévotion et variées ; puis les œuvres douteuses (10), inauthentiques (65) ou perdues (11). La notice de chaque ouvrage indique l'incipit et l'explicit, les éditions, discute l'authenticité et la date, énumère les manuscrits et ajoute bien d'autres renseignements. Cela reste très détaillé, même pour les Sermons, les *Dicta* et les Lettres (p. 160-232). Des index des noms, des manuscrits, des incipit et des titres facilitent fort l'utilisation de ce livre.

Non seulement M. Th. est parfaitement au courant de tout ce qui s'est publié

sur son sujet, mais il a réalisé le dépouillement des manuscrits avec un soin extrême. Il s'est efforcé de voir lui-même tout codex connu pour renfermer une œuvre vraie ou supposée de Grosseteste. Il a visité ainsi plus de 140 bibliothèques et examiné environ 2500 manuscrits, jusqu'en Espagne et en Tchécoslovaquie. En outre, il est servi par une compétence paléographique exceptionnelle. A ce propos, il est souhaitable que M. Th., qui semble tout désigné pour cela, nous donne un manuel de paléographie médiévale pour apprendre à discerner la provenance des écritures et à les dater avec précision. Tout cela, pratique, comme on peut l'attendre d'un Américain : le minimum de théorie indispensable, appuyé en regard sur des preuves et des illustrations indiscutables.

C'est en vain qu'on s'ingénierait à prendre M. Th. sérieusement en défaut. Il n'y a que quelques détails insignifiants à relever. Dans plusieurs cas, M. Th. se montre trop favorable à l'authenticité de certains écrits. Ainsi pour le nº 85. De même, pour le *De anima* (nº 33, p. 89-90), l'authenticité, même restreinte, nous paraît encore surfaite (voir *Bull.* V, nº 87). Le Guillaume de Nottingham O. F. M. cité p. 79 († 1336) est confondu avec son confrère homonyme († 1254). Si les *Quaestiones theologicae* (p. 113) sont authentiques, comme il semble, ce sont des questions sur les Sentences. Elles en annoncent d'autres sur les livres II et IV. Ceci a échappé à M. Th.

Bref, nous avons ici un ouvrage modèle, représentant une somme considérable de travail très soigné et présenté typographiquement de façon exemplaire. Plaise au Ciel qu'on en fasse autant pour chaque auteur marquant. C'est l'ouvrage le plus important paru sur Grosseteste depuis ceux de L. Baur, la base indispensable des travaux à venir. Précisément, M. Th. annonce qu'il va publier les principales œuvres inédites de l'évêque de Lincoln, en collaboration avec M. E. Franceschini pour les travaux de Grosseteste sur le Pseudo-Denys. Nous supposons que la plaquette de M. U. Gamba en est une première réalisation (voir *Bull.* IV, nº 1286). Par suite de la guerre, sans doute, ce travail n'était pas parfaitement critique : plusieurs manuscrits importants lui ont échappé. Grosseteste est un auteur si intéressant que l'on souhaite que les éditions à venir de ses œuvres soient parfaites du point de vue scientifique.

H. P.

87. D. A. Callus O. P. *Philip the Chancellor and the De anima ascribed to Robert Grosseteste.* — Mediaeval and Renaissance Studies 1 (1941-43) 105-127.

Le *De anima* attribué à Robert Grosseteste a déjà provoqué plusieurs travaux en sens opposés (voir *Bull.* II, nº 672 ; III, nº 383 ; V, nº 86). Reprenant la comparaison entre ce document et la *Summa de bono* du chancelier Philippe, le P. C. les collationne minutieusement et prouve bien l'antériorité du Chancelier. Ce n'est pas un cas unique : on connaît plusieurs exemples analogues.

Nous pensons que le P. C. a raison. M. S. H. Thomson (voir *Bull.* V, nº 86) reste donc presque seul à maintenir une authenticité « réduite », en faveur de Grosseteste.

H. P.

88. J. Kaup O. F. M. *Die Lehre von der Erbsünde in der Summa theologica des Alexander von Hales.* — Franzisk. Studien 29 (1942) 111-119.

Résume l'exposé de la Somme d'Alexandre de Halès sur le péché originel. Nous avons prouvé ailleurs (cf. *Bull.* IV, nº 1296) que le texte de la Somme alexandrine s'inspire presque littéralement d'un autre texte du même Alexandre sans doute et lui est inférieur en facture littéraire.

O. L.

89. *Mystiek brevier.* I : *Het nederlandsche mystieke proza.* Verzameld en ingeleid door S. AXTERS O. P. — Antwerpen, Nederlandsche Boekhandel, 1944 ; in 8, XXVIII-347 p. Fr. 125, rel. 155.

Ce recueil est le premier volume d'une anthologie qui, complète, en comportera quatre. Il est consacré aux œuvres mystiques en prose de l'« école néerlandaise » (les trois suivants étant destinés aux traductions en prose d'auteurs étrangers, aux poèmes néerlandais et aux traductions de poèmes étrangers). Dans l'introduction, le P. A. expose notamment ce qu'il entend par école néerlandaise (en quoi il s'oppose à dom J. Huyben ; voir *Bull.* IV, nos 691 et 782). Il s'agit, en dépit de milieux différents et d'influences étrangères, des groupes d'écrivains mystiques du XIIIe au XVIIe siècle se rattachant à la tradition issue de Hadewyck et de Jean Ruysbroeck. Le groupe spéculatif d'abord, relié à ce dernier par Jean de Leeuwen, et comprenant entre autres Henri Herp, l'auteur de l'*Evangelische Peerle*, Pelgrim Pullen, Louis de Blois, etc. ; et le groupe practico-ascétique, rattaché à l'autre disciple de Ruysbroeck, Jean de Schoonhoven, et comptant les Frères de la vie commune et les Chanoines réguliers de Windesheim. Certains de ces auteurs écrivirent en latin, mais furent très tôt traduits. Quelques-uns, Denys de Leeuwen, par exemple, n'eurent pas cet avantage, mais le P. A. y supplée en traduisant les textes qu'il retient.

Le recueil comprend 86 textes, classés de façon à présenter un développement continu de la pensée. Font suite 12 prières avant et après la communion. Des notes très soignées donnent les références et esquissent la vie des auteurs, leurs éditions et les questions qui se posent à leur sujet. Il y a là une mine précieuse de renseignements. Il est impossible de signaler ici tous les textes édités. Mentionnons, parmi les inédits, le sermon *Het sel werden één coy ende één herde* de Jean de Schoonhoven (*Bruxelles Bibl. roy. 2549-50*), quelques pages de l'*Epistele den novicien*... d'Henri de Coesfeld (*Bruxelles Bibl. roy. 11151-55*), du *Preek op den gulden berg* de Nicolas de Strasbourg (*Bruxelles Bibl. roy. 3067-73*), et d'autres moins importants.

Pour avoir une vue d'ensemble des richesses contenues dans cette anthologie, il faudra attendre le tome IV qui comportera plusieurs tables, notamment une table chronologique des textes, une autre alphabétique des auteurs et des anonymes, d'autres des manuscrits et des collections consultés, un lexique du néerlandais médiéval etc. Souhaitons l'achèvement rapide de l'œuvre que le P. A. a entreprise avec le souci non seulement d'une présentation scientifique et typographique parfaite, mais surtout d'élever les âmes par la lecture des écrits mystiques qui ont rendu célèbres les Pays-Bas. F. V.

90. A. R. MOTTE O. P. *Note sur la date du Contra Gentiles.* — Revue thomiste 44 (1938) 806-809.

Le P. P. Synave a réussi naguère à fixer le *terminus a quo* de la *Summa contra Gentiles* en mars 1258 (voir *Bull.* I, no 634). Le P. M. précise et complète cette conclusion : les chapitres 4 à 69 du premier livre ont été composés entre la mi-mars et le début de juillet. En effet, dans le ch. 69, saint Thomas est encore partisan d'une théorie de la connaissance divine qu'il rejette dès la question 20, a. 4, du *De veritate*, question qui a été disputée les 8-10 juillet 1258. M. C.

91. L.-B. GEIGER O. P. *La participation dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin* (Bibliothèque thomiste, 23). — Paris, J. Vrin, 1942 ; in 8, 496 p.

Le P. G. croit le thème de la participation essentiel à la philosophie de saint Thomas. Il a connu trop tard le travail du P. C. Fabro sur le même sujet (voir *Bull.* IV, n° 1544). A la différence de celui-ci, il se borne strictement aux questions philosophiques. Il reconnaît dans le thomisme deux systèmes de la participation : par composition (c.-à-d. par réception du participé jouant le rôle de forme, dans un sujet jouant le rôle de matière) et par similitude (signifiant par là les états diminués d'une essence « chaque fois qu'elle n'est pas réalisée dans la plénitude de son contenu formel »). Le P. G. ne croit pas cette division, induite des œuvres de saint Thomas, essentiellement différente de celle que le P. Fabro proposait, après des recherches plus soucieuses des sources de saint Thomas.

Nous ne résumerons pas l'enquête que l'auteur a faite avec grand soin à travers la logique et la métaphysique du Docteur angélique, sur les deux systèmes de participation, ni la synthèse du thomisme qu'il propose ensuite. Nous ne chercherons pas à montrer comment saint Thomas a su éviter le double écueil vers lequel ces deux systèmes l'entraînaient : le réalisme exagéré et l'émanatisme ; ni comment il a posé et résolu le problème fondamental de la métaphysique, celui des rapports du logique et de l'ontologique. L'objet de ce *Bulletin* interdit de faire l'exposé détaillé de cette volumineuse et minutieuse thèse doctorale de philosophie. Signalons seulement les rapports des doctrines de la création et de la participation (p. 102-105, 224-226, 377-388), la théorie des noms divins (p. 231-234), la critique des preuves de l'existence de Dieu (p. 280-289, 342-363), quelques traits sur la connaissance des purs esprits (p. 408-414) et celle propre à Dieu (p. 414-419), quelques pages enfin, trop brèves à notre avis, sur les rapports d'essence à existence (p. 61-63) : il suffit d'ouvrir le volume des *Indices* de la *Somme théologique*, ou encore le *De ente et essentia*, pour découvrir de nombreux textes sur la participation de l'être *quod est suum esse* par *omne quod non est suum esse*. Le P. G. n'a-t-il pas lu saint Thomas avec une attention trop attirée vers ce qu'il croit l'essence de son système, la participation, au point de négliger trop aisément les textes favorables aux autres opinions sur cette question de l'essence du thomisme ? F. V.

92. M. DUQUESNE. *A propos de la participation dans la philosophie de saint Thomas.* — Mélanges Science religieuse 2 (1945) 161-179.

Résumé de la thèse doctorale du P. L.-B. Geiger (voir *Bull.* V, n° 91), suivi de remarques sur la place trop étroite faite à la composition d'essence et d'existence, et au principe de la causalité efficiente comme base *in via inventionis* des preuves de l'existence de Dieu, et donc du principe de la participation (et non l'inverse, sinon *in via iudicii*). F. V.

93. J. SANTELER S. J. *Der Platonismus in der Erkenntnislehre des heiligen Thomas von Aquin* (Philosophie und Grenzwissenschaften, 7, 2-4). — Innsbruck, F. Rauch, 1939 ; in 8, VI-273 p. Mk. 12.

Le P. S. expose la théorie thomiste de la connaissance, et le lecteur retrouve les textes fondamentaux sur la distinction et les rôles respectifs de l'intellect-agent et de l'intellect-possible, sur la connaissance en elle-même et son objet, sur les problèmes des universaux et de la connaissance du singulier. L'auteur s'attache à relever dans cet ensemble de questions, quoique résolues par saint Thomas dans le sens aristotélicien, l'influence de Platon. Celle-ci est manifeste dans deux postulats « païens » admis sans discussion : la matière inconnaissable en elle-même, et la connaissance comme participation. C'est, selon le P. S., méconnaître la bonté de la matière créée par Dieu, et du même coup le rôle

propre, dans la connaissance que nous en avons, de l'être matériel (portant encore quelque reflet de Dieu en lui, et donc nécessairement connaissable).

F. V.

94. H. Bouillard. *Conversion et grâce chez saint Thomas d'Aquin.* Étude historique (Théologie, 1). — Paris, F. Aubier, 1944 ; in 8, xv-246 p. Fr. 70.

Quel est, d'après saint Thomas, le rapport entre la préparation à la grâce ou « conversion » et la collation de la grâce elle-même ? On sait assez les divergences d'interprétation qui, jusqu'en ces dernières années, séparent les théologiens. Le P. B. a pris la seule méthode légitime, la méthode strictement historique : s'enquérir du milieu scolaire où saint Thomas a élaboré sa pensée, étudier d'après leur suite chronologique les divers écrits du maître, déceler si possible les causes de l'évolution doctrinale, se garder de la terminologie postérieure qui dépasse souvent la pensée du XIIIe siècle. Disons-le tout de suite : le travail du P. B. est bien conduit et, par la finesse de ses analyses, s'impose à l'attention de l'historien de la pensée thomiste.

L'analyse des premiers écrits (Commentaire sur les Sentences, *De veritate*) a été faite avec le plus grand soin : n'est-ce pas à leur sujet qu'on a dit que saint Thomas, jeune, se mouvait sur un plan proche des erreurs semipélagiennes ? Qu'une « conversion » soit nécessaire à la justification, déclare saint Thomas, c'est l'évidence même : la grâce, étant « forme », exige un sujet prédisposé. Cette préparation n'est toutefois qu'une capacité passive ; c'est la grâce elle-même qui produit la « conversion » méritoire. Cependant la coopération du libre arbitre n'est pas entièrement déterminée par l'habitus de la grâce, car l'habitus incline à l'action, il ne donne pas le branle. Le libre arbitre a-t-il donc besoin d'une autre grâce qui l'excite à produire son acte ? L'école franciscaine le pensait ; après Albert le Grand, saint Thomas estime que la préparation éloignée, antérieure à la justification, peut se faire par le libre arbitre seul. Mais ne faut-il pas du moins que ces actes préparatoires soient établis dans l'ordre surnaturel par une grâce actuelle ? L'homme, répond saint Thomas, ne peut se convertir sans le secours de Dieu ; mais cette grâce n'est pas une grâce élevante, elle est une motion à l'acte. Cependant cette motion n'est pas le simple concours naturel, nécessaire à toute créature. Car la fin réelle de l'homme est surnaturelle ; la nature humaine a en elle-même l'aptitude à y parvenir ; aptitude qui n'est qu'une puissance passive, mais qui est plus qu'une simple puissance obédientielle. Si la motion divine préparatoire n'est pas une grâce élevante, elle est pourtant, par sa fin, une véritable grâce. Il est donc injuste de rapprocher saint Thomas des semipélagiens. Il faut cependant avouer que certaines expressions sont équivoques et donnent l'impression que le saint docteur ne se défiait pas de cette erreur.

Comment expliquer la chose ; comment expliquer que toute équivoque disparaît dans les derniers écrits ? C'est que, d'abord, au cours des années suivantes, saint Thomas a pris connaissance de cette hérésie en lisant le *De praedestinatione sanctorum* de saint Augustin, comme on le voit au livre III du *Contra Gentiles* et dans *Quodl.* I, a. 7 (1269). Saint Thomas cependant n'a jamais connu la décision du second concile d'Orange qui tranchait la question (le P. B. prouve à ce sujet que ce concile n'a été connu des théologiens qu'à partir de 1538). Ensuite, après 1259, saint Thomas a pris connaissance du *Liber de bona fortuna* : auparavant le saint docteur admettait que le branle à donner à la volonté pouvait venir d'une cause extérieure à l'âme ; dorénavant cette initiative divine est conçue

comme nécessairement intérieure à la volonté. Et enfin, grâce sans doute à l'influence de l'Écriture et de saint Augustin, la notion de grâce-habitus, forme à la manière aristotélicienne, est subordonnée à une notion plus complexe, où la grâce est considérée comme une motion divine par laquelle Dieu conduit l'homme à sa fin dernière ; motion qui n'est aucunement la grâce actuelle de la théologie moderne, mais qui est l'action continue de Dieu dans l'âme. Conception augustinienne qui dominera, sans l'exclure, la conception aristotélicienne de « forme ».

C'est à la lumière de ces nouvelles données qu'il faut comprendre les textes de la Somme théologique, auxquels le P. B. consacre ses derniers chapitres ; l'on y voit le primat de l'action divine dans la préparation à la grâce, qui est due à une « élection » divine, spéciale, et dans la collation de la grâce, conçue avant tout comme l'action continue de Dieu dans l'âme du juste.

Il est toujours malaisé de doser exactement l'importance de l'évolution d'un auteur à travers ses écrits, surtout quand il s'agit de saint Thomas où le progrès de la pensée comporte rarement une rupture avec le passé. L'évolution dans le concept de grâce sanctifiante a peut-être été trop marquée. Ainsi le parallélisme entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel qui a amené saint Thomas, dans le *De verit.*, q. 27, a. 5, ad 17, à définir la grâce comme une « forme » qui confère à l'âme l'être surnaturel, se maintient dans toute sa vigueur dans le *De virt. in comm.*, a. 10.

Une analyse aussi soignée des textes ne pouvait guère aller sans bénéfice pour l'histoire littéraire. C'est ainsi que le P. B. prouve que le Commentaire de saint Thomas sur l'épître aux Romains et sur les dix premiers chapitres de la première épître aux Corinthiens a été enseigné et rédigé non pas à Naples en 1272-1273, comme le pensait le P. Mandonnet, mais à Paris entre 1269 et 1272.

Pour l'étude du milieu scolaire où saint Thomas s'est formé, le P. B. a recouru aux sources imprimées et aux savants travaux de Mgr A. Landgraf sur les textes inédits. A signaler en outre les importantes *Quaestiones de libero arbitrio* d'Odon Rigaud, postérieures à son Commentaire, conservées dans *Toulouse 737* et dont les dernières questions (f. 238v-242v) sont consacrées à la grâce.

O. L.

95. A. P. Frutaz. *Patria e famiglia del beato Innocenzo V.* — Beatus Innocentius PP. V (Petrus de Tarantasia O. P.). Studia et documenta (Romae, ad S. Sabinae, 1943 ; in 8, VII-498 p. et 8 pl. L. 100) 1-72.

Les plus anciens documents, les chroniqueurs et historiographes des XIIIe et XIVe siècles, n'ont pas d'idée précise sur la famille de Pierre de Tarentaise ; mais ils semblent bien entendre le vocable *de Tarantasia* dans le sens topographique de la province de ce nom. Quant à faire naître Pierre dans la ville de Tarentaise, cette déduction vient uniquement de l'identité des noms ; en fait, à l'époque où il naquit, la capitale ne s'appelait plus Tarentaise, mais Moutiers. Ce n'est qu'en 1759 qu'on rattacha Pierre à la famille de Champagny. La tradition orale et écrite du diocèse de Tarentaise n'a conservé aucun vestige ni monument sur la famille et le lieu de naissance. Et la tradition du diocèse d'Aoste, où certains veulent que Pierre soit né, ne remonte pas au delà du XVIIe siècle. Telles sont les conclusions d'une enquête menée avec le plus grand soin.

O. L.

96. R. Creytens O. P. *Pierre de Tarentaise, professeur à Paris et prieur provincial de France.* — Beatus Innocentius PP. V (voir *Bull.* V, nº 95) 73-100.

Retrace soigneusement l'activité de Pierre de Tarentaise depuis son entrée dans l'Ordre jusqu'à sa promotion, en 1272, à l'archevêché de Lyon, et apporte quelques précisions chronologiques. Pierre termina probablement la lecture des Sentences à la fin de 1257 ; la maturité intellectuelle qu'on trouve dans son Commentaire porte à croire qu'il est né quelques années avant 1225 (à moins toutefois, faut-il ajouter, que la rédaction du Commentaire n'ait été faite après son baccalauréat). En 1262-63 et jusque 1267 il est une première fois provincial de France. De 1267 à 1269, second professorat à Paris. De 1269 à 1272, second provincialat. O. L.

97. M.-H. Laurent O. P. *Catalogue des actes imprimés concernant le B. Innocent V (1254-1316).* — Beatus Innocentius PP. V (voir *Bull.* V, nº 95) 413-487.

Le silence des légendes hagiographiques et des chroniques concernant nombre de faits de la vie de Pierre de Tarentaise a incité le P. L. à s'adresser aux documents d'archives. Ces documents jettent une lumière toute nouvelle sur les relations du pape avec l'Angleterre et l'Écosse, son rôle dans la guerre de Toscane, son zèle apostolique à l'égard des églises et des monastères. L'infatigable chercheur a pu repérer 226 actes imprimés (il n'a pu étudier jusqu'ici les sources inédites), non seulement ceux qui émanent du pape, mais aussi tous ceux qui le concernent ou lui ont été adressés. C'est ainsi que le premier acte signalé ici date de 1254 et le dernier de 1316. O. L.

98. H.-D. Simonin O. P. *Les écrits de Pierre de Tarentaise.* — Beatus Innocentius PP. V (voir *Bull.* V, nº 95) 163-335.

Cette remarquable étude retiendra l'attention des médiévistes : on y trouve un exposé approfondi concernant les écrits de Pierre de Tarentaise, leur diffusion et leur influence. Il s'agit d'abord du Commentaire des Sentences, composé entre 1257 et 1259, dont le P. S. signale les nombreux manuscrits, les sources (à savoir les Commentaires de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin), nombre de thèses où Pierre se rapproche de l'une ou de l'autre de ses deux sources, ou tâche de les concilier. Le second ouvrage principal est la Postille *Dedi te* sur les épîtres de saint Paul, dont on connaît deux rédactions, l'une, inédite, certainement authentique (1259-1269), l'autre, remaniement de la première, éditée sous le nom du contemporain Nicolas de Gorran, qui n'est certainement pas de Pierre de Tarentaise (entre 1269 et 1275). La Postille, commentaire littéral, est souvent interrompue par des *distinctiones* (souvent schèmes de sermons) et des *dubitationes* ou réponses à des objections suggérées par la Glose du Lombard que Pierre a constamment sous les yeux. Le P. S. s'étend ensuite sur les questions quodlibétiques et les questions disputées *De lege et praeceptis*, étudiées déjà par P. Glorieux, et sur les sermons. Pour apprécier la diffusion des écrits de Pierre, le P. S. signale la présence des manuscrits dans les bibliothèques de France, d'Angleterre, d'Italie et de l'Europe centrale, l'utilisation des écrits par quelques contemporains et par ses successeurs jusqu'au XVIIIe siècle. On devine la quantité de manuscrits et d'écrits théologiques qui ont dû être consultés pour mener cette enquête.

Au sujet du Commentaire des Sentences, le P. S. rencontre l'opinion, émise jadis par nous (cf. *Bull.* I, nº 641), selon laquelle le Commentaire anonyme de *Paris Nat. lat. 14307*, f. 258-376, serait une seconde rédaction où Pierre aurait tenu compte des remarques faites par saint Thomas d'Aquin dans son *Explanatio dubiorum*. Le P. S. estime que les remaniements de l'anonyme peuvent s'expliquer en dehors de cette hypothèse. Nous avouons cependant que les explications fournies par le savant critique ne nous ont pas entièrement convaincu. Mais un autre fait nous a frappé, mis en lumière par le P. S., à savoir les formules employées par les deux écrits dans leur *divisio textus* : chaque écrit a sa manière propre, constamment la même au cours de tout l'ouvrage, et l'on ne conçoit guère que Pierre, s'il était l'auteur du remaniement, se soit imposé la peine d'apporter des changements qui n'ont aucun intérêt doctrinal. Nous nous rallions donc au P. S. qui estime « plus prudent » (p. 206) de voir dans l'anonyme un compilateur qui s'approprie l'œuvre du maître dominicain.

Nous donnons ailleurs (*A propos du Commentaire des Sentences de Pierre de Tarentaise*, dans *Rech. Théol. anc. méd.* 13, 1946, 86-98), quelques éclaircissements sur les deux opuscules *De materia coeli* et le *De aeternitate mundi*, conservés dans le seul manuscrit *Tours 704*, malheureusement détruit en 1940, et sur l'influence du Commentaire des Sentences de Pierre de Tarentaise sur les théologiens de la seconde moitié du XIIIᵉ siècle. O. L.

99. I.-M. VOSTÉ O. P. *Beatus Petrus de Tarentasia Epistularum S. Pauli interpres.* — Beatus Innocentius PP. V (voir *Bull.* V, nº 95) 337-412.

Analyse détaillée du Commentaire de Pierre de Tarentaise sur les épîtres de saint Paul. Le P. V. illustre son exposé de nombreux exemples de *divisiones*, de commentaires littéraux, d'excursus ascético-doctrinaux (*notanda*), de réponses aux objections provoquées par le texte du Lombard. La postille éditée sous le nom de Nicolas de Gorran, différente de la postille authentique de celui-ci, est comme une seconde rédaction du Commentaire de Pierre, légèrement retouchée et augmentée. Comme exemple d'exposé doctrinal, le P. V. cite les longs textes de Pierre sur la justification par la foi et la grâce. O. L.

100. I.-M. VOSTÉ O. P. *Beatus Petrus de Tarentasia in Epistulam ad Hebraeos.* — Divus Thomas (Piac.) 46 (1943) 3-28.

Donne de nombreux exemples du Commentaire de Pierre de Tarentaise sur l'épître aux Hébreux, de ses rapports avec celui de Pierre Lombard et de la postille attribuée à Nicolas de Gorran ; de même de longs spécimens de ses *notanda* et de ses réponses aux objections. O. L.

101. M. GRABMANN. *Quaestio Gerardi de Abbatisvilla († 1272) de unitate intellectus contra monopsychismum averroisticum.* — Acta Pontif. Academiae Romanae S. Thomae Aq. et Religionis catholicae, nova series 7 (1941) 1-18.

Mgr Gr. édite d'après un seul manuscrit, *Vat. lat. 1015*, f. 53ʳ-59ʳ, une question quodlibétique de Gérard d'Abbeville sur l'unité de l'intellect ; et il note que cet exposé est, au point de vue philosophique, beaucoup moins étoffé que les écrits parallèles de saint Thomas. O. L.

102. J. LECLERCQ O. S. B. *Jean de Paris, Le Christ-Médecin.* — Vie spirituelle 57 (1938) 293-300.

Signalons cette traduction faite sur le texte inédit *Paris Nat. lat. 3557*, f. 63r-64v. C'est un sermon sur l'avènement rédempteur du Christ, prononcé par Jean Quidort le premier dimanche de l'Avent 1301. H. B.

103. R. Klibansky. *Plato's Parmenides in the Middle Ages and the Renaissance.* A Chapter in the History of Platonic Studies. — Mediaeval Renaissance Studies 1 (1941-43) 281-330.

M. K. retrace la fortune du *Parménide* à travers le moyen âge latin jusqu'au seuil de l'époque moderne. Connu seulement par deux citations du Commentaire de Chalcidius sur le *Timée* et par quelques allusions d'auteurs anciens, le *Parménide* n'exerça longtemps qu'une influence surtout indirecte, à travers la théologie négative du Pseudo-Denys. Lorsque, peu avant sa mort en 1286, Guillaume de Moerbeke en vulgarisa une partie en traduisant le commentaire incomplet de Proclus, cette ambiance néoplatonicienne renforça encore le sens théologique attribué au dialogue.

La première traduction latine complète fut commandée par Nicolas de Cues à Georges de Trébizonde. Elle est conservée dans *Volterra Bibl. Guarnacci 6201*. M. K. en publie la préface et fixe avec précision sa date de composition à la fin de 1450 ou au début de 1451. Il en prend occasion pour retracer la carrière de traducteur du peu scrupuleux Crétois et pour comparer sa manière avec celle de son prédécesseur Guillaume de Moerbeke. Il relève aussi les traces du *Parménide* dans l'œuvre de Nicolas de Cues, en marquant d'une part le moment où le cardinal atteint la pensée de Platon sans passer par Proclus, d'autre part les points qui le séparent de l'interprétation de Bessarion.

La traduction de Marsile Ficin, le premier à rendre en latin l'œuvre entière de Platon, suivit peu après, en 1464. L'enthousiasme du maître florentin pour la compréhension théologique du dialogue persista malgré l'opposition de Jean Pic de la Mirandole qui, dans son désir d'accorder Aristote et Platon, en revendiquait le caractère purement dialectique. M. K. suit les prolongements de ce courant jusqu'à Leibniz.

Cette étude très fouillée recoupe et complète d'un point de vue différent les recherches antérieures de M. K. sur la tradition de Proclus au moyen âge (voir *Bull.* I, n° 271). Signalons deux publications dont elle n'a pu avoir connaissance : l'édition du *De hominis dignitate*, de l'*Heptaplus* et du *De ente et uno* de Pic de la Mirandole par E. Garin (Florence, 1942), et surtout le t. III du *Kardinal Bessarion* de L. Mohler : *Aus Bessarions Gelehrtenkreis* (Paderborn, 1942), où est édité entre autres, d'après deux manuscrits seulement, l'*Adversus Theodorum Gazam in perversionem problematum Aristotelis* de Georges de Trébizonde (p. 277-342). H. B.

104. A. Pelzer. *Prétendus auteurs de répliques au correctoire de Guillaume de la Mare.* — Archivum Fratrum Praedicatorum 13 (1943) 95-100.

Mgr P. élimine plusieurs auteurs auxquels on croyait pouvoir attribuer des correctoires : Ricoldo de Montecroce, Jean de Pise, Jean et Philippe de Pistoie.

Remarquons en passant que la question importante des correctoires (auteurs, dates, dépendances) n'est pas encore tirée au clair. Il faudrait pour y parvenir un nouveau travail d'ensemble. Malgré que certains aient embrouillé ces problèmes à plaisir, les chercheurs se rallient presque tous aux conclusions de M. Glorieux (voir aussi *Bull.* IV, nos 1826, 1827, 1829). H. P.

XIVe s. **105.** L. Meier O. F. M. *Vier Jahre Skotusforschung in deutschen Bibliotheken.* — Zentralbl. Bibliothekswesen 60 (1943-44) 145-167.

Le P. M. a été chargé en 1938 de visiter systématiquement tous les dépôts de manuscrits d'Allemagne, à la recherche des œuvres de Scot, en vue de l'édition critique dirigée par le P. C. Balié. Le P. M. fournit ici un certain rapport sur son activité. Ses investigations semblent avoir été extrêmement poussées et minutieuses. Au passage il signale des bibliothèques et des manuscrits qui ont échappé jadis au P. Fidèle de Fanna. Il annonce surtout la découverte de nouveaux manuscrits du Docteur subtil, d'œuvres qui lui sont attribuées à tort ou à raison, de questions d'authenticité tranchées dans un sens ou dans l'autre. Il est impossible de relever ici les détails, mais les spécialistes ne pourront manquer de s'y reporter. H. P.

106. A. Combes. *Prière et philosophie. A propos du « De primo principio » de Duns Scot.* — Chercher Dieu (Rencontres, 13. — Paris, Éditions du Cerf, 1943 ; in 12, 213 p. Fr. 25) 112-123.

S'appuyant sur les idées de M. E. Gilson, M. C. montre dans le *De primo principio* de Scot un modèle de « philosophie chrétienne », accompagnée et soutenue sans cesse par la prière pour pouvoir faire œuvre purement rationelle. Elle ne se sert que de la raison naturelle et de ses méthodes propres, mais elle reçoit son point de départ de la révélation et de la foi.

M. C. n'ignore pas qu'il risque de se heurter aux « résistances de certains néo-scolastiques ». H. P.

107. A. Baldissera. *La definizione del Concilio di Vienne (1311) : « Substantia animae rationalis seu intellectivae vere ac per se humani corporis forma » nella interpretazione di un contemporaneo.* — Riv. Filos. neo-scol. 34 (1942) 212-232.

M. B. décrit la réflexion de Pierre Auriol aux prises avec la définition du concile de Vienne sur l'*anima intellectiva vere ac per se corporis forma.* Selon Pierre, l'âme est la forme — c'est-à-dire l'actuation — du corps, de même que les formes des autres corps. Mais il ne peut plus expliquer que l'âme humaine soit forme d'un corps matériel, et pourtant incorporelle, subsistante et survivante, qu'en recourant à un miracle de la toute-puissance divine. H. P.

108. B. Nardi. *Sigieri di Brabante nel pensiero del Rinascimento italiano.* — Roma, Edizioni italiane, 1945 ; in 8, 183 p. L. 300.

Des quatre parties qui composent ce volume, les deux premières, *Due opere sconosciute di Sigieri di Brabante* et *Sigieri di Brabante e Alessandro Achillini* ont paru en 1943 dans le *Giornale critico della Filosofia italiana.* La première, la seule qui nous soit parvenue, a été recensée *Bull.* IV, n° 1756. C'est la plus importante de toutes, car elle permet, grâce aux larges citations d'Augustin Nifo, d'affirmer l'existence et de se faire une idée de deux ouvrages inconnus jusqu'ici de Siger de Brabant, un *Tractatus de intellectu* et un *Liber de felicitate.* Dans la seconde étude M. N. signale une citation de Nifo qui pourrait viser un troisième écrit inconnu de Siger, dont le nom est, comme souvent, accouplé à celui de Jean Baconthorp : *Suggerius et Bacco, in tractatibus de motore primo et materia celi.* Mais Nifo, sous la pression des difficultés que rencontrent les

averroïstes à Padoue, s'écarte de plus et plus de la pensée de Siger. Par contre, un autre célèbre averroïste italien, Alexandre Achillini, dans ses *Quolibeta de intelligentiis* publiés en 1494 à Bologne, à l'abri des poursuites inquisitoriales de Padoue contre l'averroïsme, défend toutes les thèses attribuées à Siger par Nifo. Il semble donc avoir connu, lui aussi, ces mêmes traités du maître brabançon. Ses *Quolibeta* sont presque entièrement consacrés à la question : *Utrum latitudo intellectuum sit uniformiter difformis* et il admet l'interprétation de Siger que, selon Aristote et Averroès, malgré l'unité de l'intellect possible, l'âme intellectuelle peut être dite forme inhérente et intrinsèque de chaque individu.

Dans son troisième chapitre M. N. retourne en arrière pour rechercher les traces de la pensée de Siger dans les controverses du XIVe siècle. Il en souligne chez Gilles de Rome qui, dans son *De intellectu contra Averroim* (dont le vrai titre est *De plurificatione intellectus possibilis*), ne reconnaît pas de valeur probante aux arguments de saint Thomas contre la thèse de l'unité de l'intellect. De même Pierre Auriol dans son commentaire des Sentences, Jean de Jandun, qui renvoie aux *Quaestiones de anima intellectiva* de Siger, l'Anglais Thomas Wilton et Jean Baconthorp, le *princeps averroistarum* selon Nifo.

Le quatrième chapitre revient à la Renaissance proprement dite. Chez nombre d'auteurs des XVe et XVIe siècles on relève des indices plus ou moins précis de la permanence d'un courant averroïste se rattachant à Siger : dans la *Summa naturalium* (1408) et surtout dans le Commentaire du *De anima* de Paul Nicoletti (dit Paul Veneto), qui enseigne à Padoue après avoir étudié à Oxford et Paris ; dans les cours professés à Pavie entre 1503 et 1507 par Tibère Bacilieri ; chez Antoine Bernardi, qui occupait une chaire en 1533 à Bologne et y mourut en 1565 après avoir été deux ans évêque de Caserte (1552-54). On retrouve chez eux presque toutes les positions du *De intellectu* et du *De felicitate* de Siger d'après Nifo. Même à un Jean Pic de la Mirandole ces idées ne sont pas étrangères, mais chez ce penseur, beaucoup plus original que les précédents, l'averroïsme tel que l'entend Siger est dépassé, sous l'influence du néoplatonisme florentin et dans le désir de concilier dans une synthèse supérieure Platon et Aristote.

Un appendice (p. 173-179) est consacré à Henri Bate de Malines. Son *Speculum* trahit aussi certaines accointances non seulement avec les *Quaestiones de anima intellectiva*, mais aussi avec le *De intellectu* de Siger.

M. N. a donc réuni une somme intéressante de matériaux concernant la tradition littéraire et doctrinale de Siger. La physionomie du maître brabançon qui s'en dégage paraît à M. N. peu conciliable avec celle qui ressort des écrits qu'on lui attribue après les travaux de Mgr M. Grabmann et M. F. Van Steenberghen. Espérons que, grâce aux données de Nifo, quelque découverte jettera un jour la lumière sur ce problème où n'est pas dit le dernier mot. En attendant, M. N., dans sa préface, prend acte de la réponse faite à ses objections antérieures par le récent ouvrage de M. Van Steenberghen sur Siger (voir *Bull.* IV, n° 1753), mais s'avoue peu convaincu de sa pertinence. On peut s'attendre à ce qu'il revienne plus en détail sur la question. H. B.

109. E. R. Curtius. *Dante und das lateinische Mittelalter*. — Romanische Forschungen 57 (1943) 153-185.

Quelle connaissance révèle Dante de la littérature latine médiévale, quelles sont ses relations avec le monde intellectuel qui s'exprimait en latin à son époque ? Ces questions soulèvent des problèmes d'une ampleur telle qu'on ne peut guère escompter voir M. C. faire autre chose que les effleurer en ces quelques pages. Il se borne à des coups de sonde, à sa manière concrète et toujours ins-

tructive, rectifiant au passage soit les théories de A. Marigo sur la latinité de Dante dans sa récente édition du *De vulgari eloquentia*, soit certaines affirmations moins objectives de E. Gilson dans *Dante et la philosophie*. Voici quelques points plus en rapport avec ce *Bulletin*.

M. C. rappelle un fait qu'on a souvent tendance à oublier, c'est qu'on ignore tout de la formation intellectuelle de Dante. Les passages où lui-même en parle ne sont pas de nature à éclairer le mystère. En questionnant la *Vita nuova* sur ce que connaissait le jeune Dante, M. C. peut affirmer qu'on y décèle tous les éléments de la formation latine de l'époque. — Dans la Lettre à Can Grande, le § 27 sur le *modus tractandi* (*poeticus, fictivus, descriptivus, digressivus, transumptivus, et cum hoc diffinitivus, divisivus, probativus, improbativus et exemplorum positivus*), si important pour la compréhension de la *Divine Comédie*, est mis en relation avec les questions traitées par les scolastiques du XIIIe siècle à propos de la nature de la théologie. La terminologie de Dante est beaucoup plus proche d'Albert le Grand et surtout d'Alexandre de Halès que de saint Thomas. Sa théorie poétique est d'ailleurs préthomiste et antithomiste. — Enfin M. C. croit qu'il faut chercher le modèle du grand poème de Dante dans des œuvres telles que le *De universitate mundi* de Bernard Silvestris, le *Planctus naturae* et l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille, l'*Architrenius* de Jean de Hanville, toutes nées dans l'atmosphère du platonisme de Chartres. Il tient pour très vraisemblable que Dante a connu l'*Anticlaudianus* et aussi le *Policraticus* de Jean de Salisbury. S'il est souvent difficile de dire de certains thèmes s'ils proviennent de sources bien déterminées ou s'ils sont simplement charriés par une tradition anonyme, il est parfois possible de préciser et M. C. le fait pour un point particulier : la vision de Dante atteignant la sphère des étoiles fixes et jetant un regard sur les planètes et la terre. La source n'est pas seulement, comme on le répète d'ordinaire, le *Somnum Scipionis* de Cicéron, mais plusieurs traits concrets sont empruntés à la littérature médiévale sur la vision des bienheureux.

H. B.

110. J. Koch. *Ein neuer Eckhart-Fund : der Sentenzenkommentar.* — Forschungen u. Fortschritte 19 (1943) 20-23.

Le manuscrit *Bruges Ville 491* avait déjà attiré l'attention de médiévistes tels que le cardinal F. Ehrle, Mgr A. Pelzer, Mgr M. Grabmann. On en doit au P. A. Dondaine une analyse détaillée dans A. De Poorter, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque publique de la ville de Bruges* (Bruges, 1934) p. 561-570, et M. P. Glorieux a pu fixer la composition de ce recueil à une date antérieure au 31 juillet 1309 (voir *Bull.* III, n° 606). Jusqu'ici cependant l'importante portion formée par un commentaire des Sentences (f. 259^r^-315^v^) est restée anonyme. M. K., qui a pu examiner le manuscrit à loisir à Breslau (« dank dem Entgegenkommen des Militärbefehlshabers von Belgien », p. 21), croit pouvoir l'attribuer à Maître Eckhart, du moins en ce qui concerne les livres II-IV (f. 300^r^-315^v^). Les trois mentions marginales d'Eckhart qui s'y rencontrent, ne désignent pas, — comme on l'a cru et comme c'est le cas pour les mentions analogues de Gilles de Rome, Henri de Gand, Godefroid de Fontaines et Siger de Brabant, — des opinions combattues, mais des passages où l'auteur expose sa propre thèse (II, d. 12, q. 1 ; II, d. 32, q. 1 ; III, d. 15, q. 1). La confrontation de ces questions avec les œuvres d'Eckhart renforce la preuve : les parallèles de doctrine, de méthode, d'expression y sont très fréquents. Pour le livre I, presque trois fois plus long que les trois autres ensemble, M. K. réserve son avis, tout en reconnaissant des affinités manifestes de pensée et de méthode avec Eckhart. Il faut en séparer

en tout cas les cinq premières questions sur le Prologue, qui ne sont certainement pas de lui.

Si cette attribution à Eckhart, sommairement annoncée par M. K., se confirme, on aurait là le premier exposé systématique de la pensée du maître, et l'on conçoit l'importance qu'il prendrait pour une interprétation authentique de ses idées. H. B.

111. F. J. E. Raby. *A Middle English Paraphrase of John of Hoveden's « Philomena » and the Text of his « Viola ».* — Modern Language Review 30 (1935) 339-343.

M. R. montre que le poème médiéval édité par Miss D'Evelyn sous le titre *Meditation on the Life and Passion of Christ*, d'après *Brit. Mus. Addit. 11307*, n'est que la libre traduction de la *Philomena* de Jean de Hoveden. Preuve nouvelle de l'influence exercée par Hoveden au XIVe siècle et de son rôle d'intermédiaire entre la littérature bernardino-franciscaine et le mouvement mystique anglais du XIVe siècle. A la fin de sa note, M. R. édite, d'après *Brit. Mus. Cotton. Nero C. IX* (f. 225), une poésie qui porte ce titre : *Incipit laus de beata virgine que viola vocatur, edita a Iohanne de Hovedene.* M. C.

112. A. J. Collins. *Middel-English Devotional Pieces.* — British Museum Quarterly 14 (1939-40) 87-88.

M. C. détaille le contenu d'un manuscrit récemment acquis par le British Museum, *Egerton 3245*, et datant des environs de 1400. Ce sont : le poème très répandu *Prick of Conscience*, attribué — à tort d'après Miss H. E. Allen — à Richard Rolle (ce ms. est un des deux plus anciens témoins de cette attribution) ; deux pièces en prose, *Abbey of the Holy Ghost* et *Charter of the Abbey of the Holy Ghost*, attribuées aussi à Richard Rolle ; enfin 14 prières, méditations et hymnes. H. B.

113. P. Pourrat. *Tauler.* — Dictionnaire de Théologie catholique 15 (1943) 66-79.

Cet article passe en revue la vie, les écrits, la doctrine de Tauler, et les controverses posthumes auxquelles cette dernière donna lieu, notamment en raison de la faveur que lui accordèrent Luther et le quiétisme. Les affirmations sont toutes justifiées par le recours aux éditions des *Sermons* par F. Vetter et E. Hugueny-G. Théry-A. L. Corin. Il nous semble que M. P. est trop timide en ce qui regarde la dépendance de Maître Eckhart. On ne peut manquer en effet d'être frappé, en lisant l'exposé de la doctrine de Tauler, de la parenté des deux dominicains. Même doctrine du « fond de l'âme » : *Seelenfünklein* pour Eckhart, *Gemüt* pour Tauler. Même néoplatonisme foncier. Même doctrine de la divinisation par la contemplation, dans laquelle « le *Gemüt* se reconnaît Dieu en Dieu, tout en étant cependant créé » (c. 73). Et tous deux en tirent la conclusion que « le Père céleste y dit son Verbe éternel » (c. 74). Ces quelques concordances sont de nature à réhabiliter dans une certaine mesure Eckhart, dont Tauler adopta le langage excessif. M. P. signale d'autres outrances, par exemple dans la façon de parler de la nudité d'esprit préalable à la contemplation. Bossuet disait sagement : « Une ardente imagination jette souvent ces auteurs dans les expressions absurdes et qui, sans rien vouloir diminuer de la valeur de Taulère, nous apprennent du moins à ne pas prendre au pied de la lettre tout ce qui lui est échappé » (*Instruction pastorale sur les états d'oraison*, cité c. 77).

Regrettons quelques lacunes bibliographiques. La liste des éditions aurait pu citer la référence de l'édition de *Vienne Nat.* ***2739*** par A. L. Corin en 1929 (voir *Bull.* I, n° 510). Celle des traductions aurait pu comporter l'étude excellente de G. I. Lieftinck sur les manuscrits de Tauler en néerlandais médiéval, parue en 1936 (voir *Bull.* III, n° 1204). Parmi les travaux sur Tauler prédicateur manque A. Korn, *Tauler als Redner*, paru en 1928 (voir *Bull.* I, n° 148). Sur la langue et le lexique de Tauler, M. P. aurait pu signaler C. Kirmsse, *Die Terminologie des Mystikers Johannes Tauler*, 1930 (voir *Bull.* I, n° 1183).

F. V.

114. L. M. Fr. Daniels O. P. *De vierde brief van Ruusbroeck.* — Ons geestelijk Erf 1943, II, 141-144.

Nouvelle édition de la quatrième lettre de Ruysbroeck, d'après un codex en parchemin, de 1360 environ, décrit dans la *Bibliotheca neerlandica manuscripta* de Leyde et appartenant jadis à un M. G. Visser (le P. D. ne donne pas d'autres renseignements). Le texte est en dialecte saxon teinté de néerlandais. Le P. D. donne les variantes de *Berlin Staatsbibl. germ. 4°* ***1083*** (M[4]) et *Bruxelles Bibl. roy.* ***1086-1115*** (Pp), et la traduction latine de Surius. F. V.

115. L. Reypens S. J. *Een vaderonsglose van Ruusbroeck ?* — Ons geestelijk Erf 1943, II, 9-17.

Le P. R. publie ici quelques pages de *Bruxelles Bibl. roy.* ***1086-1115*** (Pp), où le chanoine régulier Jean de Meerhout copia, entre 1471 et 1476, plusieurs traités spirituels de Ruysbroeck. Le titre indiquerait comme auteur Ruysbroeck aussi : *Ex libro eiusdem felicissimi patris de oratione...*, mais la glose qui suit est inconnue des autres manuscrits de Ruysbroeck, ce qui a fait penser que l'attribution était erronée. Le P. R. ne trouve cependant aucun critère interne qui rendrait impossible l'attribution de ce petit traité au mystique de Groenendael. F. V.

116. L. Reypens S. J. *Ruusbroec in een handschrift der Roermondsche Kartuis.* — Ons geestelijk Erf 1943, II, 162-173.

Description d'un manuscrit ignoré de W. De Vreese, *De handschriften van Jan van Ruusbroec's werken* (Gand, 1900). Il s'agit d'une compilation, aujourd'hui à la Bibliothèque du Collège de Stonyhurst, n° 68. On y peut lire notamment une traduction latine de la *Blinckenden steen* (n° 22) et un extrait de la *Brulocht* (n° 17) de Ruysbroeck. Le P. R. décrit le manuscrit et publie l'extrait de la *Brulocht* intitulé *De sacramento altaris*. Il signale encore quelques copies intéressantes contenues dans ce codex : du *De contemplatione* du chartreux Guigues Dupont (n° 6), de la *Contemplativa metrica theoria* de Eger, et non d'Arnold Buderick (n° 19), et du sermon *De contemplatione* de Maître Hildebrand (n° 32), toutes pièces déjà éditées ailleurs. F. V.

117. *Jan van Leeuwen. Een bloemlezing uit zijn werken*, verzameld en ingeleid door S. Axters O. P. — Antwerpen, De Sikkel, 1943 ; in 8, LXXXIII-208 p. et 5 pl. Fr. 120, rel. 145.

Jean de Leeuwen fut un des plus avertis parmi les disciples de Jean Ruysbroeck. Mais jusqu'à présent ses œuvres n'ont guère été publiées. Le P. A. a

voulu combler cette lacune, en profitant notamment des éditions fragmentaires et des travaux déjà anciens de C. G. N. De Vooys (dans *Tijdschr. voor nederl. Taal- en Letterkunde*, 1903 et 1915-16, et dans *De XXe Eeuw*, 1903). Cependant il n'a pas voulu faire une édition complète de ses œuvres : il s'est borné à une anthologie, destinée à livrer au lecteur l'esprit, la doctrine spirituelle de son auteur : *tsedeleke, tgheesteleke, tgodteleke leven*. A cet effet il utilise les seuls manuscrits *Bruxelles Bibl. roy. 888-890* (écrit en 1543) et *Lierre Bibl. Couv. Dominicains 1* (seconde moitié du XVe s., inconnu jusqu'à présent). Regrettons l'absence d'une table des fragments publiés dans l'ordre des traités. Puisse le P. A., qui a déjà rassemblé beaucoup de matériaux, collationner les manuscrits étrangers, à la faveur de la paix, et publier bientôt une édition intégrale et critique de son auteur.

La longue introduction qui ouvre le volume constitue l'étude la plus complète à ce jour, semble-t-il, sur les sources historiques, la vie et la personnalité de Jean de Leeuwen, sur les manuscrits, sur ses œuvres, sur ses rapports avec Ruysbroeck. Une bibliographie des sources et des travaux, ainsi qu'un lexique destiné à faciliter la lecture du néerlandais médiéval, rendent dès maintenant le livre du P. A. très précieux à tout historien de la spiritualité et donnent toute satisfaction au lecteur moderne, s'il s'avise d'exiger les garanties scientifiques de sa nourriture spirituelle. F. V.

118. L. Reypens S. J. *Een bloemlezing uit de werken van Jan van Leeuwen*. — Ons geestelijk Erf 1943, II, 154-161.

A propos de l'ouvrage du P. S. Axters sur Jean de Leeuwen (voir *Bull.* V, n° 117), le P. R. précise notamment la valeur de la *Vita fratris Iohannis de Leeuwis* par Henri Pomerius. F. V.

119. A. Ampe S. J. *De goede coc van Groenendaal*. — Streven 11 (1944) 94-104.

A propos du livre récent du P. S. Axters (voir *Bull.* V, n° 117), le P. A. approfondit la personnalité du cuisinier de Groenendael, dont la grandeur reste encore aujourd'hui, faite d'effacement et d'oubli. L'auteur s'oppose à la thèse de C. G. N. De Vooys qui en faisait un « démocrate-chrétien du XIIIe siècle ». Quelque traits de ses œuvres révèlent un disciple affectueux de Ruysbroeck, une âme d'une liberté, d'une simplicité, d'une franchise à l'emporte-pièce et sensible à la poésie, à la beauté, à l'amour divin. F. V.

120. R. R. Post. *De Moderne Devotie. Geert Groote en zijn stichtingen*. (Patria, Vaderlandsche cultuurgeschiedenis in monografieën, 22). — Amsterdam, P. N. van Kampen, 1940 ; in 8, 159 p. Fl. 2.25.

L'histoire de la Dévotion moderne et de ses principaux représentants doit débuter par celle de Gérard Groote. L'auteur, après une courte et dense biographie de cet initiateur, étudie plus longuement les Frères de la vie commune, dont il suit les développements depuis la mort prématurée de Gérard en 1384 jusqu'à la ruine de la plupart de leurs maisons à la Réforme. Il montre ensuite l'influence de Gérard dans la Congrégation de Windesheim et auprès des Sœurs de la vie commune. Le volume s'achève de façon très heureuse par une étude des écrits de la Dévotion moderne (notamment de l'*Imitatio* qu'il n'hésite pas à attribuer à Thomas a Kempis) et de sa spiritualité (christocentrique, moins intellectuelle qu'humble et affective, et d'autre part dans la tradition ascétique de Jean Cassien et de saint Jean Climaque). F. V.

121. D. De Man. *Over het veinzen bij de Moderne Devoten.* — Nederl. Archief Kerkgeschiedenis, n. s. 34 (1943) 29-32.

Quelques exemples de simulation dans les cercles de la *Devotio moderna.*
F. V.

xv[e] s. **122.** Fr. López Estrada. *Dichos de Caton.* — Revista de Bibliografía nacional 4 (1943) 286-289.

Reproduit les *Disticha Catonis* en espagnol que contiennent les deux derniers folios (f. 152-153) du manuscrit *Madrid Nac. 9218.* du XV[e] siècle, semble-t-il. M. L. ne paraît pas connaître les travaux de M. Boas sur les *Disticha Catonis.*
H. B.

123. J. M. Millas Vallicrosa. *El « Libro de astrología » de Don Enrique de Villena.* — Revista Filología española 27 (1943) 1-29.

M. M. analyse le *Libro de astrología* connu par le seul manuscrit *Madrid Nac. R. 2.* Il y reconnaît une œuvre authentique d'Henri de Villena, remaniée d'une manière assez peu heureuse par le copiste André Rodriguez, qui la transcrivit en 1438. L'auteur, plus médiéval que moderne, n'y fait pas montre de grande originalité et il nous suffit ici de signaler les premiers chapitres sur la création et ses quatre modes, l'homme et son âme, les démons et leur mode de connaissance, les quatre éléments, la valeur de l'astrologie. H. B.

124. C. C. De Bruin. *De dietse oertekst van de anonieme « Epistola de vita et passione Domini nostri Ihesu Christi et aliis devotis exercitiis ».* — Nederl. Archief Kerkgeschiedenis, n. s. 34 (1943) 1-23.

De cette lettre n'a encore été publiée que la traduction latine (K. Grube, *Chronicon Windeshemense,* Halle, 1880, p. 226-243). M. De B. fait connaître cette fois le texte néerlandais primitif, d'un auteur anonyme qui écrivit entre 1456 et 1464 (peut-être même plus tôt). L'*Epistola,* très en faveur à Windesheim, est issue des milieux de la *Devotio moderna* et est apparentée parfois à l'*Imitation.* M. De B. rejette l'attribution, fréquente encore aujourd'hui, à Jean Vos van Heusden, prieur de Windesheim, de même que celle à Gérard Groote. Le texte est édité d'après *Berlin Staatsbibl. germ. 4° 1086,* avec les variantes de *Gand Univ. 1423.* F. V.

xvi[e] s. **125.** P. N. Dezaire. *Suster Bertken, een mystieke dichteres.* — Nieuwe Taalgids 36 (1942) 208-217.

Des poésies de Berthe Jacobs, moniale néerlandaise († 1514), M. D. recueille des témoignages sur les trois voies classiques de la vie spirituelle. F. V.

126. L. Russo. *Machiavelli e il moralismo.* — Leonardo 14 (1943) 1-9.

Conférence où M. R. ne sort guère du domaine des généralités sur la conception politique de Machiavel et son moralisme intrinsèque. Les contours historiques restent souvent très flous, quand ils ne sont pas déformés, comme c'est le cas pour les théories politiques médiévales.

La conférence a paru également en traduction française : L. Russo, *Machiavel et le problème moral.* Traduction de H. J. Bolle (Genève, Imprimerie du Journal de Genève, 1942). H. B.

V. BELTRÁN DE HEREDIA. *La formación intelectual del clero, según nuestra antiqua legislación canónica* 82
M. H. VICAIRE. *Les Porrétains et l'avicennisme avant 1215* 83
L.-B. GEIGER. *La participation dans la philosophie de S. Thomas d'Aquin* 91
M. DUQUESNE. *A propos de la participation dans la philosophie de S. Thomas* 92
I.-M. VOSTÉ. *Beatus Petrus de Tarentasia Epistularum S. Pauli interpres* 99
I.-M. VOSTÉ. *Beatus Petrus de Tarentasia in epistulam ad Hebraeos* 100
B. NARDI. *Sigieri di Brabante nel pensiero del Rinascimento italiano* 108
P. POURRAT. *Tauler* 113
A. AMPE. *De goede coc van Groenendaal* 119
R. R. POST. *De Moderne Devotie. Geert Groote en zijn stichtingen* 120
J. M. MILLAS VALLICROSA. *El « Libro de astrologia » de Don Enrique de Villena* 123

Introduction. Révélation.

A. COMBES. *Prière et philosophie. A propos du « De primo principio » de Duns Scot* 106
L. WENGER. *Canon in den römischen Rechtsquellen und in den Papyri* 27
M. STENZEL. *Der Bibelkanon des Rufin von Aquileja* 28
L.-M. DEWAILLY. *Canon du N. T. et histoire des dogmes* 1
F.-M. ABEL. *Parallélisme exégétique entre S. Jérôme et S. Cyrille d'Alexandrie* 40
A. TAPIA. *Las ciencias bíblicas en las obras de San Isidoro de Sevilla* 48
J. DE GHELLINCK. *Les recherches sur l'origine du Symbole des Apôtres jusqu'en 1914-18* 11
J. DE GHELLINCK. *Les recherches sur l'origine du Symbole depuis XXV années* 12
J. DE GHELLINCK. *Les origines du Symbole des Apôtres. Après cinq siècles de recherches historiques* 13

Dieu. Création. Anges. Homme.

L. PINOMAA. *Der Zorn Gottes* 2
E. VON ERHARDT-SIEBOLD, R. VON ERHARDT. *The Astronomy of Johannes Scotus Erigena* 60
E. VON ERHARDT-SIEBOLDT, R. VON ERHARDT. *Cosmology in the « Annotationes in Marcianum »* 61
E. KIRSCHBAUM. *L'angelo rosso e l'angelo turchino* 43
A.-J. FESTUGIÈRE. *La doctrine des « Uiri novi » sur l'origine et le sort des âmes, d'après Arnobe, II, 11-66* 26
A. BALDISSERA. *La definizione del Concilio di Vienne (1311) : « Substantia animae rationalis seu intellectivae vere ac per se humani corporis forma » nella interpretazione di un contemporaneo* 107
J. SANTELER. *Der Platonismus in der Erkenntnislehre des hl. Thomas von Aquin* 93
A. MASNOVO. *Ontologismo agostiniano* 34

Péché originel. Grâce. Dons du Saint-Esprit.

J. KAUP. *Die Lehre von der Erbsünde in der Summa theologica des Alexander von Hales* 88
H. BOUILLARD. *Conversion et grâce chez S. Thomas d'Aquin* 94
M. FERRERO. *Los dones del Espíritu Santo* 3

Christologie. Mariologie.

L.-B. GILLON. *La noción de persona en Hugo de San Caro* 85
A.-M. DUBARLE. *La science humaine du Christ selon S. Augustin* 35
O. PERLER. *Le développement de la doctrine et de la piété mariale d'après les peintures des catacombes* 20
F. M. MILDNER. *The Immaculate Conception in England up to the Time of John Duns Scotus* 69
Al. JANSSENS. *Maria's Heiligheid in de Schriftuur en in de oudste overlevering* 8

Église.

H. CH. PUECH. *CR de H. A. Moreton, Rome et l'Église primitive* 5
H.-G. OPITZ. *CR de K. Heussi, Neues zur Petrusfrage* 6
W. KÖHLER. *Der erste Papst* 24
G. GLEZ. *Pouvoir du pape dans l'ordre temporel* 7
H. ZWICKER. *Gottesreich und Weltreich* 9
L. BIEHL. *Das liturgische Gebet für Kaiser und Reich. Ein Beitrag zur Geschichte des Verhältnisses von Kirche und Staat* 10

Sacrements. Fins dernières.

H.-M. FÉRET. *« Sacramentum-Res » dans la langue théologique de S. Augustin* 36
Th. MICHELS. *Mysterium fidei im Einsetzungsbericht der römischen Liturgie* 41
Th. MICHELS. *« Sacerdos » bei Gelasius I. in seinem Brief an Elpidius* 42
A. CHAVASSE. *L'onction des infirmes dans l'Église latine, du IIIe siècle à la Réforme carolingienne* 22
P. DAUDET. *Études sur l'histoire de la juridiction matrimoniale* 66
F. SEGARRA. *Praecipuae D. N. Jesu Christi sententiae eschatologicae commentariis quibusdam expositae* 18
J. M. CASTRO Y CALVO. *El problema de la salvación del alma en los escritores españoles de la Edad Media* 81

Morale.

L. Thot. *La ciencia jurídico-penal canónica* 23
P. Hayoit. *La présomption du droit dans la tradition canonique* 76
E. Aumann. *« Tugend » und « Laster » im Althochdeutschen* 54
D. De Man. *Over het veinzen bij de Moderne Devoten* 121
R. R. Bezzola. *Guillaume IX et les origines de l'amour courtois* 73
J. Kollwitz. *CR de F. Rütten, Die Victorverehrung im christlichen Altertum* 19
L. Russo. *Machiavelli e il moralismo* 126
J. Straub. *Vom Herrscherideal in der Spätantike* 25
E. Eichmann. *Zur Symbolik der Herrscherkrone im Mittelalter* 53
F. Hartung. *Die Krone als Symbol der monarchischen Herrschaft im ausgehenden Mittelalter* 75

Perfection. Mystique.

Fr. Dörr. *CR de A. Kemmer, Charisma maximum* 39
P. N. Dezaire. *Suster Bertken, een mystieke dichteres* 125

TABLE ALPHABÉTIQUE

Abel F.-M. 40
Alamo M. 51
Ampe A. 119
Aumann E. 54
Axters S. 89, 117
Baldissera A. 107
Beltrán de Heredia V. 82
Bernhardt J. 30
Bezzola R. R. 73
Biehl L. 10
Blanco García V. 52
Bouillard H. 94
Callus D. A. 87
Castro y Calvo J. M. 81
Chavasse A. 22
Collins A. J. 112
Combes A. 70, 106
Creytens R. 96
Curtius E. R. 109
Daniels L. M. Fr. 114
de Bruin C. C. 124
de Ghellinck J. 11-13
de la Fuente González A. 46
De Man D. 121
Dewailly L. M. 1
Dezaire P. N. 125
Dörr Fr. 39
Dubarle A.-M. 35
Dubois M.-M. 67, 68
Duquesne M. 92
Eichmann E. 53
Erhardt R. von 60, 61
Erhardt-Siebold E. von 60, 61
Féret H.-M. 36
ero M. 3
agière A.-J. 26
ville R. 68
Flasdieck H. M. 63-65
Frutaz A. P. 95
Geiger L.-B. 91
Gillon L.-B. 85
Glez G. 7
Grabmann M. 101
Guignebert Ch. 31, 32
Hartung F. 75
Hayoit P. 76
Helm K. 59
Janssens Al. 8
Jiménez Delgado J. M. 47
Kaup J. 88
Kirschbaum E. 43
Klibansky R. 103
Koch J. 110
Köhler W. 24
Kollwitz J. 19
Kordeuter V. 78
Kurfess A. 21
Labowsky C. 78
Landgraf A. 72
Laurent M.-H. 97
Leclercq F. 71, 102
López Estrada Fr. 122
Lot F. 58
Madoz J. 50
Masnovo A. 34
Meier L. 105
Mentz A. 62
Michels Th. 41, 42
Mildner F. M. 69
Millas Vallicrosa J. M. 123
Moro C. 45
Motte A. R. 90
Muschg W. 77
Opitz H.-G. 6
Ott L. 74
Pelzer A. 104
Perez de Urbel J. 49
Perler O. 4, 20
Pinomaa L. 2
Post R. R. 120
Pourrat P. 113
Puech H. Ch. 5
Raby F. J. E. 111
Reypens L. 115, 116, 118
Riddell J. G. 15
Rius i Serra J. 38
Russo L. 126
Santeler J. 93
Sawicki F. 29
Schlütz K. 17
Schwartz E. 37
Segarra F. 18
Simonin H.-D. 98
Snijders Ch. 57
Stenzel M. 28
Straub J. 25
Stuhlfauth G. 16
Tanquerey F. J. 84
Tapia A. 48
Théry G. 55, 56
Thomson S. H. 86
Thot L. 23
van Bakel H. 14
Vega A. C. 44
Vicaire M. H. 83
Vosté I.-M. 99, 100
Webb C. C. J. 79, 80
Wenger L. 27
Wytzes J. 33
Zwicker H. 9